3 1761 07987926 8

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesrvlesro00cord

# LES RÉVÉLÉES

# OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA **BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER**

à **3** fr. **50** le volume.

**Vénus ou les deux risques** . . . . . 1 vol.
**Les Embrasés** . . . . . 1 vol.
**Sésame ou la Maternité consentie**. . . . 1 vol.
**Les Frères Jolidan** . . . . . 1 vol.
**Les Demi-Fous**. . . . . 1 vol.
**La Mémoire du cœur** . . . . . 1 vol.
**Monsieur, Madame et l'Auto** . . . . . 1 vol.
**Mariage de demain** . . . . . 1 vol.
**Plaisirs d'Auto** . . . . . 1 vol.

CHEZ GARNIER FRÈRES

**Mariés jeunes.**
**Confession d'un enfant du Siège.**
**Scènes de la vie conjugale.**
**Scènes de la vie d'officier.**

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

*10 exemplaires, numérotés à la presse, sur papier de Hollande.*

Paris — L. MARETHEUX, imprimeur, 1, rue Cassette. — 1679.

194

MICHEL CORDAY

# LES RÉVÉLÉES

— ROMAN —

... C'est le plaisir qu'elle aime ;
L'homme est rude et le prend sans savoir le donner.

ALFRED DE VIGNY.

CINQUIÈME MILLE

102314
8/6/10

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1909

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays

Published July 10 1909.
Privilege of Copyright in the United States reserved under the Act approved march 3 1905 by MICHEL CORDAY.

PQ
2605
O6R4

# LES RÉVÉLÉES

## I

— On peut entrer?... Ah ! Elle est encore couchée, la petite loche... Bonjour, mon amour, bonjour ma vieille Lucette...

Zonzon — un diminutif de Suzon — se penchait à la porte entr'ouverte. En longue chemise, la gorge épanouie crevant la dentelle, la face brillante parmi ses cheveux qui la coiffaient d'un gros bonnet de fourrure

châtain, les pieds nus dans des sandales rouges, la jeune femme courut au lit de sa sœur.

Elle était royale et claire, la chambre de Lucette. Royale par ses dimensions, par ses lignes, par le style de ses meubles et de ses panneaux, d'un Louis XVI fleuri, laqué blanc. Claire de toutes ces neigeuses sculptures, des miroirs à biseaux, des tentures délicates et tendres, des bibelots de Saxe et d'argent, toute une fraîcheur scintillante qu'exagérait encore la folle lumière du matin de juin. Lucette, qui s'apercevait dans les glaces, semblait perdue, parmi ses cheveux noirs répandus sur l'oreiller, dans le vaste lit de milieu exhaussé de deux marches, à la façon d'un trône.

Quand les deux sœurs se furent câlinement embrassées.

— J'ouvre une fenêtre, n'est-ce pas ? dit Zonzon.

Et, sans plus attendre, elle se dirigea, dans son léger costume, vers l'une des deux croisées. Craintive, un peu choquée, Lucette reprocha :

— Oh !... Si on te voyait...

Zonzon répliqua, en ouvrant tout grand :

— Eh bien, « on » ne s'embêterait pas.

Puis, accoudée à la barre :

— Bon Dieu que c'est beau...

Prolongeant la terrasse du château, un parterre géant s'ouvrait une trouée à travers le parc, déroulait en pente douce sa tapisserie de fleurs jusqu'aux peupliers de la vallée. Les lointains, les bois, les ombres étaient baignés d'une brume bleue et dorée, à croire qu'il pleuvait de l'azur en même temps que de la lumière. Un de ces matins où il semble vraiment que le ciel soit descendu sur la terre.

Quittant la fenêtre, Zonzon s'assit au bord du lit, en amazone.

— Tout à l'heure, quand j'ai découvert cette vue, de ma chambre, ça m'a fichu un coup. J'ai failli crier toute seule. Voilà ce qu'il y a d'épatant dans l'arrivée de nuit : c'est la surprise du matin. Oh, déjà, rien que le temps de passer de l'auto dans l'ascenseur, d'entrevoir aux lumières le vestibule en cathédrale, vieux chêne et marbre blanc, j'avais reconnu la main de papa... fichtre !

C'était, en effet, leur père, l'architecte René Savourette, qui avait restauré le château des Barres pour le compte du propriétaire actuel, le gros entrepreneur Duclos, un de ses camarades d'enfance, récemment retrouvé. Les travaux touchant à leur fin, Duclos avait invité l'architecte et sa famille à passer quelques semaines sous son toit. Mais Zonzon, qui exerçait depuis peu la médecine à Paris, n'avait pu s'échapper que la veille, et pour un seul jour.

— Figure-toi, reprit-elle, que j'ai failli ne pas venir du tout. A neuf heures, hier soir, j'étais encore chez des clients — un petit ménage d'officiers — dont le gosse faisait de la diphtérie. Les pauvres gens! Ils n'en menaient pas large... Mais quand le sérum a commencé d'agir — j'en avais pris du tout frais à l'Institut Pasteur — quand leur mioche s'est mis à respirer, à renaître... Ah! Si tu les avais vus! Sur le pas de la porte, le lieutenant me serrait les mains à me coller les doigts. Et il bafouillait : « Merci, monsieur... Merci, monsieur... »

Zonzon, le menton à la gorge, les paupières baissées, s'examina avec une malicieuse complaisance :

— Hein? Tout de même, fallait-il qu'il soit ému, pour s'y tromper!

— Oh! Zonzon... soupira Lucette.

Mais déjà la jeune femme poursuivait :

— Enfin, je me décolle les doigts, je me

sauve, je touche chez moi, j'arrive à la gare, j'avale un sandwich, un bock, je saute dans le train, je trouve l'auto à Sens, et me voilà...

Le torse cambré, les bras étendus en croix, la tête en arrière et la face heureuse, elle s'étira :

— Ah! C'est amusant, la vie pleine, la vie bien tassée, où l'on empile tant qu'on peut de l'utile et de l'agréable.

Puis, se rapprochant, les mains enlacées à celles de Lucette :

— Mais toi, toi... C'est à toi de raconter. Depuis quinze jours... Cette nuit, tu dormais si bien. Je n'ai pas voulu te réveiller. Et tes petits bouts de lettres, tes petits coups de téléphone ne m'ont pas appris grand'chose. Je trouve même qu'elles devenaient de plus en plus courtes, tes communications. Pas d'anicroche? Tu ne me caches rien?

Lucette s'était à demi soulevée, un coude

dans l'oreiller. Et posant une main sur le bras de sa sœur, elle dit, résolue :

— Si, Zonzon. Je t'attendais. Moi aussi, j'ai voulu te laisser dormir. Mais j'ai un service à te demander. Tu pars toujours ce soir?

— Faut bien.

— Eh bien, emmène-moi.

D'un élan, Zonzon fut contre Lucette :

— T'emmener? Mais qu'est-ce qu'il y a? Rien de grave, j'espère?

Les paupières closes, la jeune fille agita la tête :

— Non, non, rien de grave.

— Alors, quoi? Tu te rases, dans ce castel?

— Ne me demande rien, supplia Lucette. Emmène-moi, voilà tout.

Et de son bras, à hauteur de ses yeux, elle se barrait la face. Zonzon s'était reculée légèrement :

— Je veux bien, moi. Pardi, ce ne serait pas la première fois que tu passerais quel-

ques jours chez moi. Mais je ne serais tout de même pas fâchée de savoir pourquoi je t'enlève. Je veux bien marcher, mais je n'aime pas marcher sans savoir où je vais. Allons, explique. Pourquoi veux-tu partir ?

Lucette s'entêtait, confuse et farouche :

— Parce que...

Zonzon haussa ses rondes épaules sous leur étroite épaulette de dentelle :

— Ah! Toujours la même! Toujours fermée, toujours bouclée... Dire qu'il m'a fallu chaque fois te cambrioler tes petits secrets! Tiens, tu me fais bouillir. Mais tu ne devrais pas en avoir pour moi, des secrets. Tu as beau aller sur tes vingt-deux ans, j'en ai toujours huit de plus que toi. Tu es toujours un peu ma petite, ma mioche. Tu sais bien que si je te presse, ce n'est pas par curiosité. C'est par intérêt, par tendresse. Voyons, voyons, Lucette. Personne ne t'écoutera mieux. Personne ne jasera moins. Et puis, c'est si

bon de se débrider, de s'ouvrir. Allons, va..

Inclinée sur Lucette, elle la dominait, essayait de la pénétrer. Ainsi rapprochées, elles apparaissaient à la fois pareilles et différentes. Et la lumineuse figure de Zonzon semblait penchée sur une eau profonde, qui lui eût renvoyé en reflet sa propre image, assombrie et mystérieuse.

A demi vaincue, Lucette murmura :

— J'ai peur que tu te moques...

— Allons donc! Tu sais bien que non

— Eh bien, je veux partir avant de... m'attacher à quelqu'un... A quelqu'un que je ne peux pas épouser.

— Qui? qui?

— Paul Duclos.

Zonzon la pressait, avide :

— Tu t'es emballée sur le fils Duclos? Et lui, de son côté?

Mais Lucette s'était refermée. Elle roulait lentement sa tête sur l'oreiller :

— Qu'est-ce que ça peut faire ? Qu'importe?

— Enfin, que s'est-il passé entre vous?

Tout de suite la jeune fille se révolta :

— Mais rien!

— Alors, comme il est fils unique, comme le père Duclos a je ne sais combien de millions, comme nous n'avons pas un fifrelin de dot, tu ne veux pas courir la chance? Dis, dis, c'est ça.

Lucette avait conscience de cette réserve, de cette pudeur ombrageuse qui la retenaient de dévoiler sa vie la plus intime, les mouvements de son cœur. Mais sa sœur était sa grande amie, son guide. Cette fois, elle se libéra. Et, avec une violence concentrée :

— Oui, c'est cela. Je ne veux pas courir le risque d'un refus. D'abord parce que je ne veux pas passer pour une coquette, pour une intrigante. Si M. Paul s'avisait de vouloir m'épouser, — et vraiment j'ignore tout de ses intentions, — il se heurterait sans doute

a son père. Et je les aurais, malgré moi, dressés l'un contre l'autre...

— Mais, remarqua Zonzon, le papa Duclos aime son fils. Il n'a plus que lui au monde.

— Raison de plus pour qu'il lui souhaite un mariage éclatant. D'ailleurs, il me fait peur, ce M. Duclos. Il est si âpre, si rude d'aspect et d'esprit. Il n'envisage rien qu'au point de vue des affaires. Il n'a qu'une phrase à la bouche : « Est-ce une bonne affaire? » Et marier son « garçon », comme il dit, à la fille de son architecte, tu penses si ce serait la bonne affaire !

— Il n'est peut-être pas si terrible qu'il en a l'air.

Mais Lucette n'écoutait plus :

— Et puis, vois-tu, Zonzon, j'ai peur de souffrir. Ce que je veux éviter surtout, c'est le risque d'une déconvenue. Je veux fuir pendant qu'il en est temps encore, avant de m'attacher, avant d'avoir trop mal... Tu vois,

ce n'est plus du scrupule, c'est de la prudence

— Ne te fais donc pas moins chic que tu n'es.

Très émue, la riante Zonzon. Ses larges yeux bruns s'attendrissaient. Elle avait un sens trop exact de la vie et de son temps pour ne point sentir l'étroite servitude de l'argent et pour ne point admirer l'élégance et la grâce des sentiments qui s'en affranchissent.

Elle reprit :

— Papa, maman ne savent pas que tu veux partir?

— Je n'aurais jamais osé leur avouer mes raisons. Et puis, à quoi bon? Papa partagerait mes scrupules. Il s'affolerait à l'idée d'être soupçonné d'une arrière-pensée d'intérêt. Et quant à maman, elle se retrancherait derrière lui, comme toujours.

— Oui, dit Zonzon, je connais la phrase : « En as-tu parlé à ton père? »

— Mieux vaut les laisser tranquilles, en sécurité. Je n'ai pas besoin d'eux. Tu es là.

Et elle se pressa contre sa grande, qui lui rendit sa caresse. Zonzon couvrait Lucette d'une tendresse vigilante. Non point seulement parce qu'elles étaient sœurs. Que de sœurs se supportent sans se chérir! Mais parce qu'elle la protégeait, la savait plus fragile, plus complexe, plus flexible qu'elle-même. Si les fleurs pensent et sentent, le beau rosier épanoui doit aimer de la sorte le liseron qui s'enroule à sa tige.

— Alors, conclut Lucette, c'est convenu, n'est-ce pas, tu m'emmènes? Je n'annonce pas un départ définitif. Nous devions rester ici encore une huitaine. Une fois partie, j'ajournerai mon retour. Nous prendrons un prétexte quelconque. Tu as besoin de moi pour ton dispensaire. Ou bien un essayage pressant.

Zonzon sourit :

— Je choisis l'essayage. C'est plus sérieux.

— Il ne faut pas rire, Zonzon, dit Lucette. J'ai du chagrin.

L'aînée la pressa :

— Ah ça! voyons, tu l'aimes donc déjà? Et lui?

Mais elle se déroba encore :

— Ne m'interroge pas, ne me force pas à m'interroger moi-même. Je ne veux pas savoir. Je veux partir.

Et blottie contre sa sœur, elle ajouta, la voix passionnée :

— Ah ! Il me semble que j'aimerai tant, si fort, si uniquement... Emmène-moi, Zonzon, emmène-moi...

Que faire, au mieux du bonheur de Lucette? Car cela seul importait. Zonzon réfléchit. Par nature et par métier, elle avait le jugement prompt, lucide et stable. Sa

décision fut vite arrêtée. Partir. Pourquoi pas ? Si ce Paul Duclos n'aimait pas Lucette, s'il l'oubliait sitôt partie, mieux valait en effet qu'elle s'en détachât au plus vite. S'il l'aimait vraiment, l'épreuve de l'absence achèverait de l'éclairer sur lui-même, l'éperonnerait, le jetterait à la poursuite de la fugitive par-dessus tous les obstacles. Et si, en dehors de son énorme fortune, il était réellement digne d'épouser Lucette, il lui apporterait alors la plus grande chance de bonheur au monde : un mutuel amour sans entrave, ni souci.

Et Zonzon prononça délibérément :

— Eh bien, c'est entendu, ma petite Lucette. Je t'enlève.

En vérité, nous ne sommes qu'une vivante contradiction. Lucette voudrait que cette dernière journée au château des Barres fût

déjà achevée, dans une hâte de malade avant l'opération, qui souhaite éperdument que c'en soit fini. Et, en même temps, elle voudrait arrêter la fuite des heures, isoler, déguster chaque minute, chaque seconde, comme on tâche de garder au palais la saveur d'un sorbet qu'on sent fondre dans sa bouche. Ce royal domaine qu'elle ne reverra plus, elle voudrait l'inscrire, le fixer dans sa mémoire, l'emporter en elle-même. Et toute la matinée, en guidant sa sœur à travers les salles et les jardins, parmi la folle fête de lumière, elle butine, par tous ses sens éveillés et tendus, les souvenirs.

Quinze jours ! A-t-elle vraiment vécu quinze jours au château? Tour à tour il lui semble qu'elle y soit arrivée la veille et qu'elle ne l'ait jamais quitté. S'asseoit-elle vraiment depuis quinze jours à cette table, dans cette salle à manger d'une solennité d'église, habillée de bois anciens, noirs et luisants,

trouée d'une cheminée féodale dont la hotte se heurte aux caissons du plafond? Quinze jours qu'à chaque repas elle contemple en coin, sans parvenir à s'apprivoiser, son redoutable voisin M. Duclos, sa solide carrure, sa simplicité soigneuse, sa face de granit, ses yeux aigus sous les sourcils hérissés. Quinze jours qu'elle l'entend, à chaque plat mitonné, de sa voix qui s'est éraillée sur les chantiers :

— Revenez-y donc, M'ame Savourette.

Et quinze jours que maman se laisse tenter, avec un heureux roulis des épaules, le menton dans la gorge, la lèvre grasse et le regard gourmand :

— Oh! M. Duclos, j'en reprendrai bien encore un petit peu...

Et lui, lui... Il est assis face à son père, devant elle. Oh! Elle voudrait lui trouver des défauts, pour le regretter moins. N'a-t-il pas gardé, de son récent séjour en Asie-Mineure

— deux ans de fouilles au dur soleil — un petit air levantin? On s'imprègne des pays qu'on habite. Avec son teint brûlé, sa pointe de barbe noire, on dirait un personnage des *Mille et une Nuits*, habillé chez le bon tailleur. Et quelle singulière façon d'écouter, la tête inclinée, le regard au plafond. Pourquoi entr'ouvre-t-il parfois la bouche une seconde, avant de parler? L'œil est trop doux, le profil trop régulier, le front trop bossué... Allons donc! Elle ment. Il est parfait. Et maudissant son blasphème, elle voudrait, d'un élan, se lever de table et courir lui demander pardon.

L'après-midi. Que d'heures légères — si légères qu'elles ne laissaient pas de traces dans le souvenir — passées dans le parc, autour de ce petit temple troyen qu'édifiait papa, avec les matériaux et d'après les plans rapportés par M. Paul. Chaque jour on en suivait les progrès. On tirait de leurs caisses

les briques vernissées, les faïences, les mosaïques dont devait se revêtir cette reconstitution charmante. Hélas! Lucette ne la verrait pas achevée...

Un coup de cloche à la grille. Un couple apparaît au détour d'une allée. Les Turquois. Car le village de Brûlon ne s'enorgueillit pas seulement de son royal château des Barres. Il possède aussi son homme célèbre, Turquois, l'auteur dramatique, qui s'y retire pendant les mois d'été. Les gens du pays ne connaissent guère ses pièces, libres et violentes. Mais ils voient son portrait dans les feuilles et les magazines, sa face de joyeux vivant, crépue et lippue. M. Duclos fait grand accueil à son voisin. Mais Lucette n'aime ni son jovial sans-gêne, ni sa réputation libertine. Et à chaque visite, elle s'étonne de ce regard tendre, admiratif, fidèle, dont le suit sa femme, si différente de lui, si grave, si contenue, d'une grâce si souveraine, d'une si

belle allure ailée. Bah! Encore des gens qu'elle ne reverra plus...

Un domestique apporte des sodas. M. Paul raconte son goût inné d'archéologie, cite le fameux exemple de Schliemann, le savant allemand, tour à tour mousse, garçon épicier, enrichi enfin dans le commerce de l'indigo, poursuivant et réalisant à travers d'invraisemblables vicissitudes le rêve de toute sa vie : exhumer Troie, la Troie de l'Iliade, Troie dix ans investie par Ménélas pour venger l'enlèvement de sa femme Hélène! Et sous la ville de Pâris et de Priam, il avait découvert six autres cités superposées! Ainsi, sept civilisations s'étaient succédé avant le siège dont le chant d'Homère nous a gardé le souvenir...

Turquois appuie d'un gros rire :

— En somme, de vos sept civilisations, que reste-t-il? Une histoire de femme!

Puis, de sa manière brusque, il s'empare de Lucette, l'isole :

— Et vous, mademoiselle, vous trouvez que çà vaut dix ans de siège, une femme enlevée?

Sans attendre de réponse, il déploie des idées scabreuses sur le mariage, avec autorité. Distraite, absente, Lucette songe au cher tête-à-tête qu'elle n'aura pas, qu'elle n'aura plus jamais. Quelle ironie, de paraître flirter avec ce déplaisant personnage! Mais elle y prend un amer plaisir, une joie de mortification. Furieuse contre le destin, elle s'en venge sur elle-même.

L'heure passe, à la fois rapide et lente. Maintenant, autour du petit temple, tous tirent des caisses les précieuses mosaïques couchées sur des claies de paille, en rassemblent les morceaux. On dirait de grands enfants occupés à un gigantesque jeu de patience. Comme tout ce monde est joyeux, insouciant! Ils ne devinent donc pas, ni les uns ni les autres, qu'un drame se joue, tout

près d'eux, dans un petit cœur? Ah! Quelle plaisanterie, cette mystérieuse télépathie qui devrait avertir notre entourage de notre chagrin. Comme ils sont loin de nous, nos proches! Lucette est presque dépitée qu'on soit si gai autour d'elle, qu'on ne soit pas influencé par sa peine secrète. Et, en même temps, pour rien au monde, elle ne l'avouerait.

Et voyez comme ils sont tous éloignés, en effet, de pressentir la vérité. Quand Lucette annonce qu'elle accompagnera sa sœur à Paris — décidément elle invoque la nécessité d'un essayage — c'est à peine si l'on interrompt le jeu des mosaïques. Maman, qui, souriante et placide, le suit du creux de son fauteuil, demande seulement :

— Tu l'as dit à ton père?

Et M. Savourette ne s'émeut guère. Il l'aime pourtant bien, sa fillette. Mais voilà : il détaille les fresques à Mme Turquois. Et il

est resté d'une si fine galanterie, d'un si joli empressement près des femmes, qu'il est tout à son inoffensive habitude de briller et de plaire. Il tire et jette en avant sa manchette, fait valoir son profil cambré à la Henri IV et accueille la nouvelle d'un distrait :

— Ah! ah!... Et tu nous reviens bientôt, surtout?

M. Paul lui-même ne se doute de rien. Il se donne à sa minutieuse besogne d'un entrain joyeux, une de ces gaîtés ingénues et fougueuses qu'on voit parfois aux très jeunes religieux qui, soutane troussée, jouent au ballon avec leurs élèves. Dirait-on qu'il a vingt-sept ans?

Pourtant, il a entendu, se redresse, s'exclame, la face changée :

— Comment? Vous partez, Mademoiselle? Mais pour une seule journée, n'est-ce pas?

S'il savait! Précipitamment, elle répond :

— Oui, oui...

Mais que c'est dur, de dissimuler jusqu'au soir, jusqu'au moment où l'auto vient ranger le perron dans la clarté des deux gros lampadaires.

Qu'ils sont pénibles, ces adieux qu'elle seule sait être définitifs. Et aussi, quelle amère volupté de se sentir enfin dans la nuit, de s'abattre sur la tiède et solide poitrine de Zonzon et là, de se détendre, de sangloter :

— Oh! ma chérie, j'ai tant de chagrin, si tu savais, tant de chagrin...

Toute la matinée du lendemain, Paul Duclos erra du parc au château. Impatient, fébrile, il était incapable de tenir en place. Certainement, elle rentrerait le soir même. Mais que c'est long, tout un jour! Il aurait

voulu perdre la sensation du temps, de l'attente.

A tous les tournants d'allée, au seuil de toutes les pièces, elle lui apparaissait, en visions qui lui heurtaient le cœur. L'hallucination était si vive, qu'il en aurait crié, qu'il en aurait tendu les bras en avant. C'était sa silhouette à la fois ferme et menue, sous l'écharpe claire, sa nette petite figure nacrée parmi les ondes animées de la brune chevelure, le regard chaud sous l'arcade profonde, les pétales rouges des lèvres. C'était son enjouement contenu, son éclat chatoyant, précis, son geste harmonieux et sobre, toute une grâce de petit coffret clos et ciselé. Le pur joyau...

Là, contre cette porte rustique qui s'ouvrait sur l'Yonne, ils avaient ensemble déchiffré les dates des crues, gravées dans la pierre du montant. A ce rond-point, tandis qu'il la tenait devant l'objectif de son instantané, elle lui

avait demandé : « Faut-il bouger? » Et il lui avait répondu avec une douceur voulue, une intention dans la voix : « Oui, il faut venir à moi. » Audace dont il s'effarait, car son ardeur timide n'avait jamais osé risquer d'aveu.

Autour du petit temple, que d'heureux moments! Mais aussi, quelles minutes cruelles, la veille, quand cette brute de Turquois l'avait isolée, chambrée. Oh! il avait su dissimuler. Mais, incapable d'écouter, de répondre, il épiait, seconde à seconde, la fin de l'odieux tête-à-tête, soulevé d'une frénétique envie de bondir, d'incendier le domaine, de faire crouler le ciel, pour que ce butor cessât de lui parler ainsi sur la bouche! Et, attendri soudain, il regrettait même ce moment-là. Au moins, elle était présente...

Mais, sans doute, elle allait téléphoner son retour. A quoi songeait-il, de s'éloigner de la maison? Il grimpa le parterre au pas de course. Dans le grand salon, un livre qu'elle avait

commencé traînait sur la table. Il emporta la fleur qu'elle y avait laissée en guise de signet. A table, il trouva des prétextes pour parler d'elle, pour prononcer, pour entendre son nom. L'après-midi se traîna. Il essayait de s'absorber dans la lecture des journaux, espérait gagner ainsi une demi-heure, tirait sa montre : il avait usé cinq minutes.

Au dîner, pas de nouvelles encore. Il s'enhardit à interroger Mme Savourette. Elle répondit paisiblement qu'on aurait sans doute une lettre le lendemain matin. Et tout à coup, il s'indigna de la placidité de cette dame confite en béatitude, de son air de pigeonne heureuse.

Et ce M. Savourette ! Un charmeur, un artiste, certes. Mais n'aurait-il pas dû se soucier un peu de sa fille, au lieu de tourner l'anecdote et de filer le trait, en lançant ses manchettes à l'assaut ? Évidemment, ils étaient habitués. De bonne heure, ils avaient

laissé les deux sœurs sortir et voyager seules.

Même, l'aînée s'était affranchie, avait fait sa vie, de son côté. Mais, que diable, on n'a pas cette sérénité!

Il ne s'endormit qu'à l'aube et dans l'appréhension du réveil. Et, en effet, ce deuxième jour s'annonça terrible. D'un mot à sa mère, la jeune fille s'excusait de retarder son retour. Aussitôt, l'appréhension le traversa qu'elle ne reviendrait pas. Car nos pressentiments ne sont faits que de nos craintes.

Comme la veille, il traîna son impatience et son inquiétude au long des allées. Parfois, dans sa détresse croissante, il l'appelait, d'une voix suppliante et sanglotante : « Lucette! Lucette! » Il semble toujours que ce qu'on appelle va répondre. Et le nom aimé, aux lèvres des amants lointains, possède un pouvoir mystérieux, invisible hostie où se réalise la présence, verbe qui se fait chair...

Malgré le ciel admirable, jardin, maison, tout lui paraissait morne et désolé. Il songeait aux antiques cités exhumées qu'il avait parcourues, deux fois mortes, parce que leurs pierres gardent l'empreinte de la vie qu'elles ont contenue. Oui, elle était la parure et la vie du domaine, la force inconnue qui anime les choses. Elle partie, tout retombait à la mort. Comme elle lui manquait! Comme elle lui manquait!

Et, le troisième jour, Mme Savourette annonça tranquillement que Lucette, retenue à Paris, demeurerait chez sa sœur, qu'à son grand regret elle renonçait à revenir aux Barres. Il crut que le château s'effondrait sur sa tête. Elle ne reviendrait pas! Pourquoi? Il n'était pas dupe des futiles raisons qu'elle donnait. Quelqu'un, quelque chose lui avait-il déplu? Bien qu'ils n'eussent pas échangé de paroles tendres, il avait bien cru sentir entre eux de l'entente, de l'accord, de

la sympathie, au sens profond du mot... Alors? Ah! Qu'importait! Il l'aimait. Il l'aimait. Il en prenait violemment conscience devant ce vide, cette dévastation que son départ laissait autour de lui, en lui. Elle lui était nécessaire. Il étouffait, dans une sorte d'asphyxie morale, quelque chose d'intolérable et d'affreux comme l'agonie du matelot au fond du sous-marin sombré. Il voulait de l'air, de la vie. Il la voulait.

Elle est émouvante et presque auguste, cette invasion de l'amour chez l'homme en pleine possession de lui-même. Quelques aventures sans durée ni profondeur, de la passade d'étudiant à la piètre intrigue mondaine, ont déçu sa soif d'idéal, ébranlé sa foi dans la passion vraie. Il doute. Et soudain, le hasard admirable se réalise. Il se sent un être privilégié, le centre d'un miracle. Il ne se reconnaît plus. Sa sensibilité s'accroît et le prolonge. Il perçoit des nuances, des

parfums, des harmonies qu'il ignorait la veille. Le bonheur le féconde. Il s'épanouit et se pavoise. L'arbre nu s'habille de fleurs, le voilier prend la mer et se couvre de toile. Il devient une de ces grandes forces de désir et d'attraction qui mènent à la nature. Il se mêle à l'univers et le porte en lui.

Chez Paul Duclos, tout préparait, tout favorisait cette métamorphose. Son père, prématurément veuf, absorbé par ses énormes travaux, se sachant rude et presque inculte, l'avait confié à l'éducation religieuse, seule capable, à son avis, de remplacer l'influence maternelle et l'atmosphère du foyer. Et plus tard, ses recherches, ses voyages, tout en excitant en lui le goût et la curiosité de la vie, l'avaient sauvé de cette oisiveté facile, de cette vaine existence où les meilleurs se diminuent, où l'ardeur se détend, la fraîcheur se fane.

Il se jeta donc fougueusement dans l'avenir.

Il dissiperait le malentendu qui, seul, pouvait expliquer la fuite de la jeune fille. Il la rattraperait. Elle serait sa femme, si elle y consentait. De son côté, il était libre. Nul obstacle entre eux. Oui, c'est vrai, il était plus riche qu'elle. Tant mieux. Le cadre serait digne de l'œuvre. Son père pouvait s'effarer de l'inégalité des fortunes? Ah! Ceux qui le jugeaient sur ses rudes façons ne le connaissaient guère. Avait-il jamais eu d'autre but, d'autre joie, que de gâter son « garçon »? Pourquoi avait-il ouvert des tranchées, percé des tunnels, amoncelé des remblais, creusé des ports, pourquoi ce formidable ouvrier avait-il sculpté la face de la terre, sinon pour faire plaisir à son garçon?

Que de caprices royalement exaucés! Cela se passait toujours de la même façon, comique et touchante. Son père le scrutait, le regard aigu, la tête inclinée :

— Alors ça ferait ton affaire?

— Oh! oui, papa.

— Eh bien, l'affaire est faite.

Que d'affaires faites, depuis les somptueux jouets mécaniques de la petite enfance jusqu'à la 60-chevaux de course où Paul évaporait son ardeur! Et ces deux ans de fouilles en Asie-Mineure, ces sommes énormes versées aux terrassiers indigènes!

Ah! par exemple, M. Duclos en voulait pour son argent. C'était son grand souci. Il fallait que son garçon fût content. Et malheur au joujou qui n'aurait pas vraiment fait l'affaire!

Pas de crainte, cette fois, de ce côté-là. Et d'avance Paul s'imaginait le rapide colloque, l'œil en coin dans la face penchée : « La petite Savourette? Alors, ça ferait ton affaire? — Oh! oui, papa! » Et certainement, l'affaire serait faite.

## II

C'était la fin du jour, d'un joli jour perlé d'avril. Le gros des visites passé, Lucette respirait, dans l'accalmie. Ouf! Ç'avait été presque un gala, et comme la fête de ses relevailles. Car elle n'avait pas reçu depuis la naissance de sa petite Paule.

Deux mois déjà! Deux mois depuis cet inimaginable martyre, ces trente heures où, mordant la main que son mari lui abandon-

nait, elle avait supplié qu'on l'achevât, qu'on la tuât.... Deux mois depuis cette torture qui avait si profondément marqué sa chair et sa pensée qu'elle en rêvait la nuit, croyait la subir encore et s'éveillait dans l'angoisse et la sueur du cauchemar. Oh! oui, un cauchemar, où elle ne s'était pas seulement révoltée de souffrir, mais aussi de se sentir une si pauvre chose, d'être obligée de livrer, d'étaler toute la misère, tout le secret intime de son corps devant ses proches, les médecins, des indifférents même. Rien que d'y songer, elle en rougissait encore. Mais aussi quelle joie de résurrection quand, se mirant dans les glaces ou coulant ses mains au long de sa taille, elle retrouvait sa vraie ligne, sa vraie silhouette, fondue, dégagée, rajeunie d'un an!

Un amusant désordre animait le grand salon et le jardin d'hiver qui le prolongeait et dont les vitrages découvraient les jeunes

frondaisons du Champ-de-Mars. Sur tous les meubles erraient des tasses, des verres, des petits papiers froissés de confiserie. Les fauteuils, dérangés, gardaient l'empreinte et le souvenir des visites. Certains se groupaient en rond. D'autres se reculaient en tête-à-tête. Et, levant leurs bras vides, ils avaient l'air de papoter entre eux.

Il ne restait plus que deux personnes. D'abord maman. Mme Savourette secondait sa fille à son jour. Mais, sous couleur qu'elle n'avait rien pu prendre de l'après-midi, elle se rattrapait. Elle picorait la table du goûter, marchait de découverte en découverte, avec des petits cris émerveillés. Une trouvaille, ces *bombes*, ces choux fourrés qui vous éclatent dans la bouche. Et ces pains aux rollmops, quel montant, quelle saveur! Mais elle préférait encore les sandwiches à la crème et aux olives pilées. Un pur délice. Et se calant sur elle-même dans un roulis des épaules :

— Oh! Lucette, j'en reprendrais bien encore un petit peu...

Par contre, l'autre visiteuse, Mme Chazelles, ne prenait rien. C'était une de ces femmes qui paraissent pauvres si bien vêtues qu'elles soient, une de ces femmes qui ont quelque chose d'inachevé dans le geste, la parole et le visage, qui ne sont pas d'aplomb dans la vie. Son mari, le beau Chazelles, était conservateur du musée Suffren, dont M. Savourette était lui-même l'architecte. De là, de vagues relations entre femmes. Mais on les disait en train de divorcer. Pourquoi? Certes, elle ne trompait pas le séduisant Chazelles. Comment consentait-elle à s'en séparer? Ce petit mystère intriguait Lucette. Mais au moment où Mme Chazelles semblait se décider aux confidences entre Mme Savourette et sa fille, Turquois entra. L'entretien dévia.

Depuis trois ans que Lucette était mariée,

les Turquois étaient presque devenus des familiers du petit hôtel du Champ-de-Mars. L'été précédent, les deux ménages, rapprochés par la solitude de Brûlon, avaient beaucoup voisiné aux Barres. « Les mois de campagne comptent double », disait l'auteur dramatique dans son gros rire heureux. Et si Lucette se sentait surtout attirée par Mme Turquois, par sa belle sérénité qu'on devinait sensible, elle s'accoutumait au mari. Un gai compagnon, au demeurant, plein d'entrain, d'une continuelle bonne humeur, et dont la notoriété excusait les boutades et pimentait les gamineries.

A la condition, bien entendu, de ne rester qu'un gai compagnon. Or, il fallait lui rendre justice. Ce libertin n'avait jamais courtisé Lucette. Pas la moindre allusion. Et cela s'expliquait pour qui le connaissait. Maintenant qu'on parlait librement devant elle, la jeune femme savait la spécialité de Tur-

quois, de s'attaquer presque uniquement aux ménages qui se lézardent, de profiter de la première évasion d'une épouse irritée ou déçue. Il se vantait presque de son flair cet instinct de requin qui suit le navire où quelqu'un va mourir, qui guette le moment où l'on jettera le mort par-dessus le bastingage...

On le félicita du succès de sa dernière pièce, *La Meute*, dont la vogue durait depuis le début de l'hiver. Il expliqua :

— Savez pas pourquoi j'ai la veine? Regardez mes titres : *L'Écran*, *La Crise*, *La Meute*. Je les choisis de cinq lettres. Ça porte bonheur !

Il en riait encore pendant que Lucette, un peu choquée malgré l'habitude, lui versait du Zucco. Mais, pendant ce temps, M^me^ Savourette entraînait la pauvre petite M^me^ Chazelles dans un des coins du jardin d'hiver. Elle aussi, ce divorce l'intriguait. Ce Chazelles ne

la rendait donc pas heureuse? Un si bel homme! Elle renoua :

— Alors, c'est vrai?

Mme Chazelles ébaucha, mollement :

— Oui. D'un commun accord... on s'est arrangé... Avec des relations, c'est toujours facile, de divorcer...

— Comment? Vous n'aviez pas de griefs sérieux?

— Non... Pas les mêmes idées, ni les mêmes goûts... Pas d'enfants. Rien ne nous attachait... Alors, autant essayer de recommencer, chacun de son côté...

Mme Savourette se pencha :

— M. Chazelles n'était donc pas un bon mari?

Et il fallait entendre le son caressant, doux et plein, que rendaient ces deux mots-là, « bon mari », sur les lèvres de l'excellente femme!

— Un bon mari? répéta Mme Chazelles d'une voix neutre.

— Enfin, vous savez bien ce que je veux dire. Tous les hommes ont leurs petits défauts. Mais ils savent si bien se les faire pardonner quand ils veulent ! Voyons, voyons, est-ce qu'il n'y a pas des moments qui font tout oublier, les ennuis, les chagrins, les querelles ?

Mme Chazelles, bouche ouverte, semblait déchiffrer un rébus. Puis, elle sourit avec lassitude :

— Ah ! Vous voulez parler de... Vous trouvez que ?...

— Mais oui, je trouve, affirma crânement Mme Savourette.

Et elle eut ce beau regard, pétillant et mouillé tout ensemble, que les femmes heureuses par l'amour jettent sur leur passé.

Une nausée aux lèvres, Mme Chazelles avoua avec nonchalance :

— Moi pas. Ça me dégoûte. Je trouve ça embêtant comme la pluie. Chaque fois, faut

se lever, faut courir... J'avais toujours envie de lui demander, quand ça le prenait : « Pourquoi faire? »

Mme Savourette la considérait avec stupeur et compassion. Elle jugeait naïvement les autres d'après elle-même. Et cette pauvre petite Mme Chazelles lui apparaissait une créature disgraciée, une infirme.

Cependant, des éclats de voix partaient du salon, des « bonjour... » aigus et flûtés, des excuses volubiles sur la tardive visite, des « Oh! Ah! Oh! » d'admiration sur ce délicieux hôtel qu'on ne connaissait pas encore. Et d'une folle allure d'hirondelle entrée dans une chambre, une dame blonde, vive, chatoyante, fit le tour de la pièce, lorgna les meubles, les tableaux, la serre, but une gorgée de thé, becqueta un gâteau, serra des mains et s'en fut...

C'était Mme Evenon. Son mari, l'homme le plus affairé de Paris, présidait dix conseils

d'administration par jour. Il déjeunait dans sa voiture, dînait en s'habillant et dormait au théâtre. Il gagnait effroyablement d'argent, mais il ne trouvait pas le temps de le dépenser

Amusée et surprise de cette visite d'oiseau, Lucette s'attardait au seuil du salon. Le soir tombait. Le couchant colorait les vitrages. Maman et la pauvre petite Mme Chazelles ne formaient plus qu'un groupe indécis sous les palmiers qui découpaient sur le ciel délicat leurs silhouettes fines et noires.

— Vous savez ce que Mme Evenon est venue chercher ici? demanda Turquois.

— Non.

— Un alibi, parbleu.

— Comment?

— Eh! oui. C'est la femme qui aspire à la grande passion. Type connu. Depuis dix ans, elle fait des essais. Elle sort de chez son amant. Elle dira qu'elle a passé deux heures ci.

Devant la glace embrumée de pénombre, Lucette relevait ses cheveux :

— Vous croyez? dit-elle.

— Bien sûr. Les visites n'ont pas d'autre utilité. C'est très commode. Vous verrez.

Brusquement, Lucette se retourna, les bras encore levés vers sa chevelure :

— Comment? Je verrai?...

— Je l'espère bien... Dites donc, je m'inscris, hein? Je suis le *preux*, comme disent les gosses. Et même, en attendant, vous devriez bien me laisser prendre un petit acompte, là, dans le cou...

Elle avait laissé retomber ses bras. Elle murmura :

— Vous êtes fou!

Il lui faisait peur, dans la demi-obscurité. Sa face de faune, d'ordinaire joviale, était tirée, enlaidie par le désir. Il poursuivait :

— Ben quoi? On ne nous verrait pas, du jardin. Ce serait amusant, au contraire, sous le nez des gens.

Trop stupéfaite pour agir, pour penser même, retenue seulement d'appeler ou de s'enfuir par un instinct d'orgueil et de crânerie, elle répéta :

— Vous êtes fou!

— Mais non, je ne suis pas fou. Je suis emballé, voilà tout. Alors, vrai, vous ne voulez pas. Rien à faire, nous deux, pour l'instant?

Pour la troisième fois:

— Vous êtes fou! Taisez-vous donc...

Mais elle s'était un peu reprise. Elle tourna un commutateur. Le salon s'illumina. Turquois ne se troubla pas :

— Bon, bon. Mettons que je n'ai rien dit, là. Il n'y a pas de quoi se fâcher. On est amis, tout de même, hein?

Elle ne lui répondit pas. Les joues en feu,

elle s'éloigna, retenant entre ses dents serrées le mot qui la soulageait : « Brute! »

Le soir même, allongée dans un des lits jumeaux tandis que son mari dormait dans l'autre, Lucette, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, s'interrogeait : « Voyons, voyons, ne suis-je pas aussi heureuse qu'on peut l'être, absolument heureuse? »

Il avait fallu l'offre brutale de Turquois pour la contraindre à cet examen. Ils sont si rares, ces regards intérieurs! Il semble que nous n'ayons jamais le temps de prendre conscience de nous-mêmes, de nous rassembler, de dresser le bilan de notre existence. Mais l'alarme avait sonné. Ce Turquois, avec son flair de requin, n'avait-il pas la réputation de guetter la première chute, de s'attaquer à bon escient, aux femmes qui chancellent,

qui sont près de défaillir? Pourquoi, subitement, l'avait il entreprise? Elle se répéta, plus indignée qu'inquiète : « Est-ce que je ne suis pas absolument heureuse? »

Minutieusement, elle explorait le passé, suivait le fil des jours. Depuis cet éblouissant coup de surprise, depuis l'heure où M. Duclos, au retour des Barres, l'avait demandée en mariage pour son fils, elle s'était sentie enveloppée, soulevée par la forte certitude du bonheur. Elle aimait. Elle était aimée. Et tout l'hiver des fiançailles, plus fleuri qu'un printemps, elle s'était maintenue dans cette ivresse comblée, cette plénitude de tout elle-même. Elle avait vécu comme on valse, emportée dans du vertige, de la musique, de la lumière, aux bras de l'être aimé. Une telle griserie, qu'elle ne parvenait même pas maintenant à retrouver de points de repère, des souvenirs précis. Rien d'étonnant. Le malheur blesse, le bonheur

caresse. Les blessures laissent des traces, les caresses n'en laissent pas.

Et depuis son mariage? Hors l'inévitable torture de la maternité, n'était-ce pas la même succession de jours sans heurt, de jours bleus, de jours planés? Jamais un souci, jamais une contrariété même. Sa félicité était toujours restée égale à elle-même, à hauteur de ses rêves.

Pourrait-elle même trouver un moment inférieur? Scrupuleusement, elle cherchait... Oh! un bien court moment, en tout cas. Même pas le nuage au ciel. Plutôt le petit souffle qui, par le plus beau temps, fait soudain frissonner les feuilles. Une impression bien fugitive, un souvenir que se reprochait sa tendresse et que fuyait sa pudeur.

C'était le matin, le lendemain de son mariage, au château des Barres, où son mari, l'enlevant au lunch, l'avait emmenée en

auto... Ah! le joli voyage, lui aussi tout embrumé dans sa mémoire d'une lumineuse buée de bonheur. Donc, pendant cette matinée, le garde-chasse avait fait demander Paul. Elle était restée seule. On ne devrait jamais rester seule, ce matin-là. Elle se levait, assise au bord du lit. On était en avril. Juste trois ans. Le temps était voilé. Et, tout à coup, — le hurlement d'une sirène sur la route ou les aboiements des chiens du garde sous la fenêtre avaient-ils crispé ses nerfs tendus et sensibles, — un souffle de mélancolie avait passé sur elle, léger, rapide, mais net, quelque chose comme une voix triste qui lui eût murmuré : « Ce n'est que cela... »

Oh! la parole impie, qui la poursuivait d'un remords! « Ce n'est que cela... » Mais il faut dire aussi qu'elle aimait tant, au seuil du mariage... Son amour l'emportait d'un trait si dru, d'un essor si large et si puissant, qu'elle aspirait à se dépasser encore, à se dépasser tou-

jours, à atteindre elle ne savait quels sommets...

Et puis, jeune fille, tout se conjurait pour exalter sa foi dans l'amour. Les livres, le théâtre, la musique, le chuchotis du monde, tout vivait, tout palpitait d'amour. Et, enveloppé dans ce bruissement recueilli, dans cet encens magnifique, dans ce cantique éperdu, le mystère s'élevait, devenait divin, infini...

Qu'attendait-elle alors? Elle l'ignorait au juste. On a beau être d'une famille artiste où chacun a son libre parler, on a beau sortir seule, avoir flirté un brin, — on ne mène pas, de dix-huit à vingt-deux ans, la vie de tennis et de plage, de bals et de dîners, sans être courtisée, — tout de même, la conspiration du silence continue. On est bien plus ignorante qu'on n'en a l'air. On a vu des statues sans voile, on a vu des bêtes s'unir, on a surpris des allusions qu'on a traduites à sa façon, même il vous est tombé

de vilains livres sous les yeux... Et cependant il subsiste des précisions impénétrables.

Ces « terres inconnues » de la carte, ces lacunes, on les a comblées à coups d'imagination. Et parfois si drôlement!... Si chaste, si peu curieuse qu'on soit, on y rêve, à cette vérité cachée, justement parce qu'elle est cachée et parce qu'on la sent capitale. Mais la terre inconnue garde son secret. Hélas! lorsqu'on la foule enfin, transportée d'attente, d'ardeur, de foi, de frénésie, pourquoi faut-il qu'une pensée vous traverse : « Ce n'est que cela... »

Qu'attendait-elle?... Lorsque leurs lèvres s'étaient rencontrées pour la première fois, il lui avait semblé qu'elle buvait à une source de bonheur; une langueur délicieuse coulait en elle, l'alourdissait, à croire qu'elle allait tomber sous le poids du plaisir, et glisser vers une mort heureuse. Alors, ingénument,

confusément, elle imaginait l'étreinte dernière comme un baiser plus violent, plus profond, un baiser où l'on achève de mourir...

La folle! Non, ce n'était pas cela. Mais n'était-ce donc rien que de se sentir une belle proie passionnément désirée, de n'être plus soudain qu'une petite chose bouleversée sous un fougueux assaut, de se livrer, de s'abandonner toute à celui qu'on adore, de le sentir en soi, d'obéir à sa brûlante convoitise jusque dans la souffrance, d'être soudée à lui, d'être heureuse, enfin, de la joie qu'on lui donne.. Et ensuite, de le tenir contre soi, las et reconnaissant, de le bercer tendrement, comme un tout petit? Évidemment, c'était là tout l'amour. Ce ne pouvait pas être autre chose. Ce qu'on imagine dépasse fatalement ce qu'on réalise. Mais la part restait belle. Et il fallait bien qu'elle fût née d'un moment de solitude et de malaise, cette pensée impie : « Ce n'est que cela. »

Vilaine impression aussitôt chassée, ensuite oubliée parmi tant d'heures charmantes... D'abord, l'installation dans ce petit hôtel du Champ-de-Mars, coquet, battant neuf, et dont l'éclat trop cru, trop frais verni, avait vite disparu derrière les tentures et les meubles vénérables. L'amusante chasse aux trouvailles, du noble magasin du tapissier jusqu'au fond des faubourgs... Vie affairée d'abeilles qui rapportent à la ruche le miel de toutes les fleurs. Jamais leurs goûts ne se heurtaient. Il est vrai que Paul était bien capable d'imposer silence à ses préférences, en cas de désaccord. Il lui disait : « Ce qui te fait plaisir me plaît. »

Il la « servait ». Elle ne trouvait pas d'autre mot pour exprimer la ferveur dont il l'entourait, une ferveur où il subsistait quelque chose de religieux, une ferveur attentive, respectueuse et passionnée tout ensemble, et qui, dans l'effusion, montait, brusque,

ardente, passait sur elle en coup de flamme.

Il la servait comme un néophyte qui, d'un zèle brûlant, s'incline devant l'autel. Il se montrait d'une douceur patiente, égale, d'où jaillissait parfois sa gaîté jeune et fraîche. Et, sans doute parce qu'il n'avait pas eu le temps de se durcir, de s'ossifier dans un long célibat, il n'avait aucun de ces travers à arêtes vives où l'on s'écorche, où l'on s'irrite, dans le frottement de la vie commune.

Il la servait. Tous ses regards montaient vers elle. Le reste du monde lui était indifférent. Sauf pourtant ses travaux qui lui restaient chers, — un gros ouvrage qu'il préparait depuis deux ans, l'exposé de ses découvertes en Troade. Et encore ne lui en parlait-il qu'avec une timide discrétion, tant il craignait de l'importuner par des vues trop arides.

Il la servait. Il la comblait d'offrandes, surprises ingénieuses, fines attentions. Et il

trouvait, pour saluer une toilette heureuse, un chapeau seyant, une mine particulièrement brillante, bref, pour vous répéter ce que vous dit votre glace, de ces mots qui vous éclairent, qui vous réchauffent, vous auréolent.

Oui, il était bien le compagnon rêvé. Il lui avait bien fait la meilleure existence. Elle se le répétait, d'un élan où s'exaltait sa propre tendresse. A suivre ainsi sa vie de femme, elle retrouvait la même impression que dans les promenades où elle s'amusait à parcourir toute seule son logis de pièce en pièce. Un tiède bien-être, une pure et noble harmonie, une profusion de richesses délicates, accumulées, répandues avec un zèle pieux, comme autant d'ex-voto de bonheur...

Mais pourquoi cet homme, ce Turquois, l'avait-il si brutalement entreprise?

« Suis-je absolument heureuse? » Cette question, Zonzon devait la contraindre à son tour d'y répondre, quelques mois plus tard, à la rentrée d'automne.

Dès qu'elle avait une heure libre, entre deux consultations, deux visites au dispensaire, elle accourait, pressée, rapide, la poitrine au vent, la robe tendue en drapeau sur la hampe fière de la jambe.

Tout de suite, elle animait la maison. Dès son entrée, il y faisait plus chaud, plus clair. L'air vibrait, comme il danse sur les champs au soleil. Elle criait en riant : « Voilà la marchande de santé! » Et de fait, elle en avait à revendre. Son beau regard brun, aiguisé par dix ans d'exercice, scrutait la petite Paule, la nourrice, puis se reposait, tendre, sur Lucette. Ah! la chère dévouée, la chère vigilante...

Mais ce jour-là — un matin, vers onze heures, Lucette achevant lentement sa toilette dans sa chambre — une sorte de fièvre l'agitait. Elle ne tenait pas en place, tandis que sa sœur, comme d'habitude, racontait ses dernières journées, courses, visites, dîners, détaillait ces mille riens dorés dont était tissée la trame légère de son existence. Et soudain, se campant debout, les mains derrière le dos, Zonzon l'interrompit, pénétrée :

— Alors, bien vrai, ça va, la vie?

Lucette, qui se polissait les ongles devant sa table, releva la tête. Pourquoi ce ton grave, presque anxieux, que rien n'appelait, et qui ressemblait si peu à Zonzon?

— Comme tu me demandes cela?

Zonzon hésita une seconde. Puis, dans un coup d'épaules résolu :

— Eh bien... Je te demande ça comme une Zonzon qui pourrait bien se donner de l'air, filer quelques mois, et qui voudrait être sûre,

absolument sûre, de laisser sa Lucette tout à fait heureuse, en plein bonheur.

Zonzon partir, s'absenter... Quelle stupeur ! Mais déjà, s'asseyant près de Lucette :

— Oh ! dit Zonzon, ce n'est qu'un projet. Et tu sais, les projets, c'est comme les oiseaux. Ils s'envolent tout d'un coup pendant qu'on les caresse. Ce ne serait en tout cas que pour la fin de l'année, peut-être le printemps. Mais si je pars, je veux partir tranquille. Et, une fois là-bas, l'idée d'une anicroche, l'idée que tu pourrais avoir besoin de ton docteur ordinaire, me gâterait le voyage. Alors, dis, tu te sens bien d'aplomb?

Lucette ne répondit pas directement :

— Enfin, de quoi s'agit-il?

Lucette ne connaissait que la vie extérieure de Zonzon. Depuis l'époque où elle étudiait la médecine, elle avait lentement conquis son indépendance. Elle avait, un à un, dénoué plutôt que tranché les liens qui l'attachaient

au foyer de famille. Mais comment, jusqu'où usait-elle de sa liberté? Là-dessus, Lucette n'avait jamais interrogé sa sœur. Elle en était retenue par son ombrageux respect de tout ce qui est intime et caché, par le prestige et l'autorité de son aînée à ses yeux, et aussi, peut-être, par cette sorte de désintéressement où nous restons de tout ce qui ne réagit pas, de ce qui n'influe pas directement sur notre propre existence.

Tout de même, et surtout depuis son mariage, la curiosité de Lucette s'éveillait parfois, en courtes lueurs : « Comment vit-elle? » Et la gravité inhabituelle de sa sœur, l'imprévu de ce départ, l'avertissaient qu'elle touchait au mystère.

Zonzon s'était accoudée à la petite table où s'étalaient toutes les pièces de l'onglier, ce joli superflu qui s'échappe d'un nécessaire.

— Il s'agit d'un voyage, d'une mission... Mais je ne partirais pas seule. J'ai un ami,

ma petite Lucette. Depuis longtemps, déjà. Quatre ans. Bah! J'aime mieux tout lâcher, maintenant que j'ai commencé. C'est drôle, la vie. Nous nous sommes connus au chevet de sa femme malade. On l'opérait. Une maladie de reins. Je tenais le chloroforme. Il assistait, aussi blanc qu'elle. Elle est morte, huit jours après. On s'est revu plus tard. Et petit à petit, on s'est aimé, fort, bien fort, très fort... Voilà.

A froid, et connaissant Zonzon, Lucette avait envisagé semblable aventure. Mais, sous le choc de la confidence, toutes les idées convenues qui sommeillent en nous — sur ce qui se fait ou ne se fait pas — se réveillaient, se révoltaient. Elle était péniblement surprise, comme d'un amoindrissement, d'une déchéance, d'une mise hors la règle. Elle cria presque :

— Mais pourquoi ne t'a-t-il pas épousée?

— Il me l'a offert. Mais il a une fille.

Treize ans. Toute à l'empreinte de sa mère, pieuse, presque mystique, bref à l'envers de moi. Aussi, tu comprends. Pour elle, voir une autre femme prendre la place de sa maman, ce serait la perdre deux fois. Ça lui ferait trop de peine, à cette petite. Alors, je n'ai pas voulu.

— Ah! Zonzon, murmura Lucette remuée.

— Bah! ce n'est pas héroïque. D'autant que plus tard, quand elle sera mariée, on pourra faire comme elle, si on veut. Mais, moi, je n'y tiens guère. Ah! dame, faut se cacher, c'est vrai. Car cette enfant doit ignorer toute l'histoire. Sinon, le beau geste ne servirait de rien. Tu es la première à qui je me raconte, la seule dans le secret. Et encore, sans ce voyage, je crois bien que je serais restée bouche close. Car je te devine, va! Tu as beau remuer la tête: ça te fait de la peine, au fond, mon histoire. Je ne suis pourtant pas à plaindre, sacristi!... Enfin, fallait bien justifier

le départ. Tu n'aurais pas compris. Tu m'en aurais voulu, de ficher le camp. Tandis que maintenant, tu dois comprendre. On partirait pour l'Amérique. Lui, il ferait une enquête pour l'usine Grive, où il est ingénieur. Tu sais, les machins, les choses en fer. Moi, je décrocherais une mission quelconque pour étudier leurs universités là-bas, au point de vue médical. Mais on ne travaillerait pas tout le temps, bigre! On se retrouverait. Alors, tu penses, ces six mois ensemble, en liberté, en plein jour, quelle fête! Les grandes vacances de la vie, quoi!

— Tu vois bien, dit Lucette, que tu souffres d'être obligée de te cacher.

— Pas tant que tu crois. On concentre sur une heure ce qu'on aurait répandu sur un jour. Les moments où nous sommes ensemble me dédommagent des autres. J'y puise du courage, de la force, de la joie, pour le reste du temps. Nous n'avons pas de foyer, c'est

vrai. Mais il est en moi, mon foyer, si clair et si brûlant, qu'il illumine et qu'il réchauffe toute ma vie. Ah! Lucette, tu te rappelles, ce matin d'été, aux Barres, où tu me disais : « J'aimerais tant, si uniquement... » J'étais à lui depuis peu. Et j'aurais voulu pouvoir te crier : « C'est comme moi, c'est comme moi!... » Il faut croire que nous nous ressemblons aussi de cette manière-là, que nous sommes décidément taillées sur le même patron. Du jour où je me suis donnée, j'ai bien senti que je ne me reprendrais plus. Et depuis ce jour-là, pas un regret, pas une ombre, pas un moment moins exquis. Mais aussi, je lui dois un bonheur si plein, si complet... Ah! tu ne trouves pas que c'est bon, que c'est beau et que c'est le secret d'un amour fort et durable, de se sentir en affinité, de se sentir aimée complètement, par toutes les cellules de l'être, toutes, toutes, celles où dorment et naissent nos plus tendres pensées, celles qui dessinent

le modelé de notre visage et de notre corps, celles qui s'éveillent au plaisir et répandent en nous le grand frisson...

Et, lancée, saisissant les mains de Lucette :

— Quelle chance, ma chérie, de pouvoir parler enfin en franchise avec toi, de pouvoir t'interroger, te confesser. Vois-tu, mon beau voyage serait gâté, si je savais laisser de l'autre côté de l'eau une petite Lucette qui ne serait pas royalement, absolument heureuse.. Tu l'es bien tout entière, tu l'es bien comme je l'entends? Maintenant, tu peux me répondre, tu peux tout me dire...

Oh! l'enthousiaste, l'exubérante Zonzon. Le visage animé, le geste tendre et pressant, elle appuyait :

— Dis?... Il te rend heureuse?

Lucette sourit :

— Bien sûr.

Mais Zonzon se mordait la lèvre, agitait la tête. On l'eût dit tentée et retenue

tout à la fois de pousser et de préciser sa question.

— Ah! Avec toi, on a toujours peur de l'effaroucher, de faire refermer la sensitive. Enfin, tu me comprends... Dans ses bras... tu es tout à fait heureuse... tout à fait?

Heureuse, dans ses bras? Certes! Ne se l'était-elle pas avoué? De nouveau, elle se l'affirma. Oui, elle était heureuse sous ses baisers, heureuse de se sentir si passionnément désirée, heureuse de la secrète volupté de se sacrifier, de s'offrir à l'aimé, d'être à la fois pour lui l'idole et victime, heureuse de cette rapide et fougueuse ardeur qui déferlait sur elle, de l'ivresse qu'elle devait lui verser et dont il lui rendait grâce ensuite, avec tant de ferveur...

Que voulait dire Zonzon? Allait-elle se prétendre plus favorisée, faire croire qu'elle connaissait un plus grand bonheur? Allons donc! Il n'en existait pas.

Et ce fut avec une entière franchise relevée d'une toute petite pointe d'orgueil jaloux qu'elle répondit, l'air entendu :

— Tout à fait heureuse.

Zonzon respira, détendue :

— A la bonne heure!

Lucette jeta, d'une impulsion :

— Tu n'en doutais pas, je pense?

— Non, non. Mais je suis contente d'avoir pu m'assurer... Parce que, vois-tu, c'est l'important, cela. J'ai tellement entendu, déjà, de confidences... Des choses qu'une femme ne dira pas à son médecin, si c'est un homme, et qu'elle lui confesse, si c'est une femme comme elle. Des déceptions, des dégoûts, des nausées chez les unes. Et des transports, des délices, une vie comme vernie, chez les autres... Oui, c'est cela l'important. Évidemment, ce n'est pas tout. Mais cela régit tout. C'est la clef de voûte, sans qui le reste s'écroule. D'ailleurs, tu n'as qu'à regarder

autour de nous, dans chaque ménage. Oh! pas besoin de chercher bien loin. Tiens, papa et maman...

Et sur un recul de Lucette :

— Comment, reprit-elle, tu n'y avais jamais pensé? Réfléchis. Ils ont eu leur part d'embêtements, comme tout le monde. Cette affaire de l'oncle Gratien, le frère de maman, ces fausses traites qu'il a signées, qu'ils ont payées pour éviter le scandale. Cette histoire-là a pesé sur toute leur vie. Papa avait beau gagner de l'argent, on a toujours vécu à la maison dans une gêne dorée, parmi les coups de sonnette insolents des fournisseurs, les chuchotis autour des factures renvoyées. Eh bien, pourquoi maman a-t-elle toujours gardé sa placidité souriante, son joli scintillement fixe d'étoile? Pourquoi cette grande indulgence répandue sur nous, sur son entourage, sur toute la vie? Parce qu'elle a eu, elle aussi, comme elle le dit si souvent, un « bon mari »

Un peu trop galant, papa, un peu trop le coq qui, par habitude, lisse ses plumes et tend l'ergot à chaque poule qui passe. Mais un coq! Un tendre coq attentif à sa sultane, et qui lui a donné ce qu'il lui fallait... Maman... Ah! je te crois qu'elle a dû souvent en reprendre un petit peu!

Lucette s'effara :

— Oh! Zonzon!...

Mais, déjà, l'aînée se levait, rajustait son chapeau devant la glace.

— Bon sang! Je viens de refermer la sensitive. Mais quoi, grosse bête, y a pas de mal. C'est naturel. Allons, je me sauve, j'ai rendez-vous. Oui, avec lui. Crois-tu, depuis quatre ans, chacun de notre côté, nous arrivons toujours en avance. Ce n'est pas admirable? Au revoir, mon loup, au revoir, ma chérie, au revoir, ma bienheureuse. Oh! je suis contente...

Elle s'envola, radieuse.

Ah! si elle avait pu, ce jour-là, deviner qu'elle n'était pas comprise, qu'un malentendu vital s'établissait entre elles... Pourquoi aussi la réserve de Lucette retenait-elle Zonzon d'insister, de préciser, d'appeler toutes les choses par leur nom, comme elle en avait coutume? Pourquoi ne parle-t-on pas de son corps comme de son cœur? Entre deux êtres sains, il ne devrait pas y avoir de sujets interdits, de pensées indicibles, de ces paroles dont on a honte et qui restent dans la gorge. L'intention peut être vicieuse. Mais les mots en eux-mêmes ne sont jamais impurs.

## III

Dans quelques années, lorsque les aéroplanes seront aussi répandus dans le ciel que les autos sur les routes, lorsque leur vol ne surprendra pas plus que celui d'un oiseau, le souvenir deviendra curieux, presque historique, des premiers essais, des premiers essors, sur le champ de manœuvre d'Issy.

Un petit groupe de fanatiques suivaient

ces séances et, de temps en temps, amenaient quelques amis dont ils avaient piqué la curiosité. C'est ainsi que Lucien Chazelles entraîna Lucette et son mari.

Rien ne prédestinait ce Lucien Chazelles à s'occuper d'aviation. D'abord officier de cavalerie, il avait traversé discrètement la politique et la littérature. Pour l'instant, il était conservateur du musée Suffren, consacré, comme on sait, à l'histoire du Costume. On assurait qu'il convoitait un gros emploi dans dans les finances publiques. Mais c'était un de ces esprits clairvoyants, pivotants, qui se braquent dans toutes les directions, une de ces intelligences complètes, circulaires, avides de tout, aptes à tout.

Jusqu'à ces derniers temps, Lucette l'avait tout juste aperçu. Elle ne voyait que M^me^ Chazelles. Mais la pauvre petite femme s'était retirée en province depuis son divorce. Et sans doute toutes relations eussent-elles cessé

avec le mari, si Paul n'avait marqué l'intention de doter le musée Suffren d'une collection de bijoux et d'aquarelles rapportés de ses fouilles en Troade.

Lucette avait accepté d'enthousiasme d'accompagner son mari et Chazelles à Issy. Elle s'en amusait comme d'une expédition. Et, dans la limousine qui les emportait tous trois à travers les rues ouvrières de Grenelle, elle s'étonnait même que ce petit grain d'imprévu jeté dans sa vie la fît si allègrement résonner.

L'après-midi de mars était doux, presque tiède, d'un gris si transparent qu'on le voyait bleu, un de ces jours où les gens, respirant l'espoir du renouveau, disent : « Ça sent le printemps. »

Dès l'octroi franchi, l'espace s'élargit soudain. Un grand vide lumineux, un désert de sable brun où, çà et là, des pelotons de cavaliers manœuvraient encore.

— Voilà Issy, dit Chazelles.

Quoi? Si près? Lucette croyait partir pour un pays perdu, une banlieue lointaine, et la fameuse plaine était à la porte même de Paris, moins loin de la ville que le champ de courses d'Auteuil. Sur l'indication de Chazelles, la voiture piqua tout droit vers les hangars en bordure, où se massait une foule noire et s'alignaient des autos en rang pressé.

Tous trois débarquèrent. Sur le champ de manœuvre, les curieux entouraient un étrange appareil au repos, énorme et léger, qui ne ressemblait à rien de connu. Au centre des grandes surfaces blanches et tendues, parmi le réseau ténu du bâtis, le pilote haut perché était assis, faisant corps avec la machinerie. Derrière lui, un aide s'efforçait de lancer l'hélice à la volée, jetait un bref signal : « Hop! » Mais elle ne partait pas.

— Il a des ennuis de moteur, dit Chazelles.

Il guidait ses compagnons, leur nommait

— en échangeant des saluts et des poignées de main — des notoriétés de l'aviation. Puis il leur fit gravir un petit tertre, une dune de sable, d'où l'on dominait la plaine.

Pas gaie, même sous la timide embellie, cette grève noirâtre, bordée, sur trois côtés, de remparts, de remblais et d'usines. La foule elle-même, disparate, inquiétait. Des sportsmen, des amis du pilote, des badauds attirés par les notes de journaux, des fidèles aussi, qui venaient chaque jour, matin et soir. Des photographes importants, qui promenaient de lourds trépieds, ou circulaient la poitrine blindée de leur instantané. Puis des gamins, moineaux des fortifs, pouilleux, joyeux, poussiéreux, qui s'ébattaient dans le sable, turbulents et criards, pour le plaisir et pour la galerie. Et d'autres fils de la zone, plus grands, ceux-là, plus inquiétants, en espadrilles et casquette cycliste, le pantalon évasé à la base en pilier de réverbère, et qui, pour tromper

l'attente, improvisaient un jeu, abattaient à coups de pierre de vieilles boîtes de conserves fichées dans le sable.

Lucette en prit un peu peur. Elle l'avoua en riant.

— Bah! Ils ne sont pas méchants, dit Chazelles.

Elle le considéra, d'un bref regard en coin. Grand, brun, solide, la face avenante et nette, il respirait surtout la force. Et on ne démêlait qu'ensuite la finesse qui aiguisait le ferme regard, creusait d'une fossette le menton volontaire, animait les lèvres délicates sous la vigoureuse moustache noire. Il fumait sans cesse des cigarettes, qu'il tirait d'un étui d'or, d'un geste rapide et coulé.

Cependant, l'attente se prolongeait. Paul interrogea Lucette :

— Tu n'es pas fatiguée? Tu ne veux pas t'asseoir?

Justement, à l'ombre des hangars, une

petite baraque de débitant avait poussé, qui s'intitulait modestement : *Aerian Bar*. On pourrait emprunter des chaises...

— Mais non, mais non.

Elle s'irrita qu'on la crût lasse devant Chazelles, qui, poitrine au vent, la cigarette haute, suivait la lutte patiente du pilote contre son moteur. Enfin, des détonations éclatèrent, d'abord intermittentes, en pétarade. Puis elles s'enchaînèrent, l'hélice tourna à vive allure et ne fut plus bientôt dans l'air qu'un bouclier vibrant, impalpable et terrible. Des casquettes, des chapeaux s'envolèrent, emportés par son souffle puissant. Des aides accroupis, dont le bourgeron claquait dans le vent, retenaient l'appareil à pleins bras. Ils le lâchèrent quand le pilote leva la main. Aussitôt l'aéroplane démarra. Ses roues s'avancèrent dans le sable mou, d'une vitesse croissante.

On suivait sa marche avec une sorte d'an-

goisse. On aurait voulu l'alléger, l'aider, le soulever à distance, comme le magnétiseur qui projette sa force. Et soudain, à cent mètres de là, il quitta le sol, plana, les ailes grandes.

De toute la foule, un cri d'admiration et de délivrance monta, l'accompagna dans son essor. De nouveau, des vœux, des désirs tendus le soutenaient, s'opposaient à sa chute. Dans un virage, près des fortifications, il s'inclina. Une aile menaça d'accrocher la terre. Et chacun frémit, comme d'un danger personnel. Enfin, à la lisière opposée, il prit contact, roula, s'arrêta. On vit l'hélice ralentie tourner comme le soleil éteint d'un feu d'artifice. Des fanatiques coururent à travers la plaine pour féliciter plus tôt le héros.

Dans les groupes, chacun analysait ses impressions. On les reconnaissait pareilles. C'était, chez tous, au moment de l'essor, la même allégresse, la même détente, une féli-

cité intérieure, une jouissance physique, un délicieux décrochement du cœur.

Tandis que l'aviateur essayait de réparer son appareil, ramené à bras devant les hangars, — car il s'agissait d'une nouvelle panne de moteur, — Paul et Chazelles s'efforçaient de démêler les causes profondes de leur émotion.

— Peut-être, dit Paul, avons-nous la notion confuse d'assister à un spectacle qu'aucun regard n'a jamais contemplé et que des centaines de générations ont imaginé. Les hommes ont toujours aspiré à quitter la terre. La légende en fait foi. Ce qui nous émeut, c'est d'être les premiers à voir réaliser un rêve aussi vieux que l'humanité pensante.

— Possible, consentit Chazelles. Et puis, ce n'est qu'un balbutiement, qu'une promesse. Ce grand oiseau de toile fait songer aux espoirs qu'il couve sous ses ailes, à

l'avenir qu'il nous prépare et qu'on nous prédit tous les jours.

De fait, cette année-là, on vivait en pleine anticipation. Dans les dîners, l'aviation détrônait le théâtre, ce grand accapareur de la table. On ne parlait plus de la dernière pièce, mais de la dernière envolée. Des causeurs se taillaient des succès faciles en montrant l'aéroplane au-dessus des jardins, les clôtures désormais inutiles, la propriété perturbée, la fin de l'odieux gabelou, de l'indiscret douanier, de la guerre devenue trop cruelle, bref, toutes les frontières renversées au souffle de l'hélice aérienne.

Lucette écoutait distraitement la discussion des deux hommes. Elle observait le pilote, grimpé dans l'armature de son appareil, et qui s'efforçait, à petites retouches patientes, de ranimer son moteur. Mais soudain son attention se réveilla. Chazelles affirmait :

— Non, voyez-vous, il y a autre chose. Ni

les vieux rêves du passé, ni les promesses de l'avenir ne suffisent à expliquer le frisson qui nous parcourt, qui nous électrise, au moment précis de l'essor. Il y a là un besoin de l'esprit qui prend corps, un symbole.

— Un symbole ? demanda Paul. Comment l'entendez-vous ?

— Eh oui, tous, tant que nous sommes, nous tendons à quitter la terre. Le meilleur et le plus pur de nous-même aspire sans cesse à s'affranchir de la gangue, à s'élever, d'un coup d'aile. Et il nous semble que notre secret désir se réalise, quand cet homme s'arrache au sol. Le coup d'aile... Mais nous le demandons à tout ce qui nous exalte, tout ce qui nous transporte et nous enchante, à tout ce qui nous rend supérieur à nous-même. Qu'attendons-nous de la musique, vulgaires tziganes ou splendide opéra ? Que le premier coup d'archet nous emporte et nous ravisse au réel. Coup d'aile, la voix du

ténor, la tirade de l'acteur, l'éloquence du tribun. Coup d'aile, le voyage, le beau site, le clair de lune. Coup d'aile, l'amour...

— L'amour ? dit Lucette.

L'opinion l'intriguait, de cet homme dont le divorce restait mystérieux, sans raison notable. Chazelles allumait une nouvelle cigarette à celle qu'il venait d'achever. Les paupières attentives et tendues vers le petit point de feu, il aspirait avec force la fumée, de ce même appétit voluptueux dont il semblait aspirer la vie. Il se tourna vers Lucette :

— Mais certainement, madame. L'essor de cet aviateur est l'emblème exact de l'amour. Songez-y. L'amour ? Mais nous puisons dans sa force l'élan nécessaire à nous affranchir des soucis, des tracas, des petitesses, des cahots de la route, à échapper au sort commun, au terre-à-terre. Et dès qu'enfin il nous arrache au sol et nous emporte, nous cherchons à nous élever encore sur ses

ailes et, par sa puissance, à nous dépasser, à planer toujours plus haut, dans un besoin fou de plein ciel, d'ivresse culminante, de vertige absolu, qu'un risque mortel ne paye pas trop cher !... Ah ! oui, c'est le grand coup d'aile...

Mais le crépitement du moteur l'interrompit. Il tendit l'oreille :

— Il donne bien, dit-il.

Et le spectacle l'absorba. C'était déjà le crépuscule. On hâtait les rites du départ. L'aviateur leva le bras et l'immense oiseau, dont les ailes paraissaient lumineuses dans le jour atténué, s'enfuit au ras du sol.

Tout en le suivant dans sa course, Lucette songeait aux paroles de Chazelles. Il l'intéressait. Il lui semblait qu'elle venait d'entendre de ces mots qu'on attend, qu'on a pensé sans les dire. Et quand l'aéroplane s'enleva, brusquement, comme sous un coup de mors, elle en éprouva un choc aux entrailles, une

secousse plus violente que la première fois A croire qu'elle avait vraiment sous les yeux l'image de l'amour, l'essor où l'on quitte la terre...

Une seconde, elle observa Chazelles. Il épiait le vol. Mais, comme s'il l'eût devinée, il tourna la tête. Leur regard et leur pensée se lièrent. Et, de son menton volontaire, il lui désigna, en souriant, le grand oiseau qui montait, tout blanc, dans la brume du soir.

# IV

« Ah! Voilà les lettres », pensa Lucette. Du coin de parc qu'elle avait adopté, — un rond-point ombreux, présidé par un gros chêne et meublé de tables et de sièges rustiques, — elle avait entendu sonner à la grille. Dans la vie tout unie qu'on menait aux Barres, le courrier faisait événement. Le matin, quand la femme de chambre apportait le déjeuner, Lucette guettait, dans la demi-

obscurité de la pièce close encore, le paquet de lettres et de journaux posé sur le plateau. Et, l'après-midi, dès le coup de cloche du facteur, elle calculait le temps mort du triage, de « l'épluchage » à l'office, elle écoutait le caillou craquer sous le pas nonchalant du domestique.

Parfois, son impatience avait un motif. Elle attendait des nouvelles de Zonzon, partie depuis un mois pour l'Amérique. Elles arrivaient à intervalles à peu près réguliers, huit et douze pages sur pelure bleutée, des expansions d'écolière en vacances, des joies de découverte et de liberté qu'attisait un secret bonheur. Un si fol éclat d'enthousiasme, qu'on s'attendait presque à voir les lignes danser et fuser. On s'étonnait que cette claire écriture, cursive et déliée, pût contenir et exprimer tant d'exubérance.

Mais ce n'était pas le jour de Zonzon. Rien que des cartes illustrées d'amies en voyage,

pas fâchées de faire montre de leurs déplacements et d'esquiver en trois mots la corvée d'écrire. Des journaux, dont Lucette parcourut les titres sinistres. Assassinats, incendies, cambriolages, grèves, menaces de guerre. Rien de nouveau.

Déçue, elle rejeta le paquet sur la table. Qu'attendait-elle? Elle n'aurait pas su le dire. Peut-être un peu d'imprévu, de surprise, d'alerte.

Une branche morte qui cassa net, tout près d'elle, la fit sursauter. Elle se leva. Dans ce silence, cette ombre verte, on avait l'air d'être au fond de l'eau. Et elle gagna l'orée du parc, la grande trouée lumineuse du parterre.

C'était la pleine chaleur du jour et de l'été. Des abeilles animaient l'air sonore. Dans le calme absolu, des pétales tombaient mollement des roses épanouies. Et de s'effeuiller, elles embaumaient davantage, à croire que leur parfum s'échappait de leurs blessures.

Les buis des bordures craquaient; on entendait, on suivait la montée de la sève vers la lumière. Les papillons posés s'éventaient lentement de l'aile. Et toutes les fleurs se tournaient et s'ouvraient vers le soleil, comme autant de baisers envoyés par la terre.

Mais cet incessant labeur de création, bourdonnant, odorant, Lucette en était blessée comme d'un coup de clarté trop vive. Elle ne se sentait pas en communion, en harmonie avec cette fête de la vie, cette splendeur féconde. Et loin de se fondre dans cette allégresse, elle en éprouvait une lassitude inquiète.

Pourquoi ce malaise? L'absence de sa grande amie, de Zonzon? Elle la cherchait à ses côtés, forte et vivante. Ah! le cher guide, si sûr, si ferme, d'une puissance presque magnétique. Il arrivait à Lucette de lui dire : « Enlève-moi ma migraine avec tes mains. » Et Zonzon lui caressait le front, apaisait la douleur. Et maintenant, séparées. Au plus vite,

leur faudrait quinze jours pour se rejoindre. L'une pourrait mourir à l'insu de l'autre. Elle s'attendrit, prête à pleurer.

— Ah ça! je suis folle, murmura-t-elle.

Oui, folle. Nulle n'était plus choyée, plus entourée, plus riche en êtres aimés. Certains perdent leurs parents avant d'être eux-mêmes installés dans la vie. Et, à chaque petit bonheur, à chaque petit succès, ce ne sont que des ombres qu'ils prennent à témoin de leur joie... Elle, au contraire, à son plein épanouissement, possédait les siens, et si jeunes de cœur. Un coup de téléphone, elle pouvait les entendre. Deux heures de train ou d'auto, elle était dans leurs bras.

Jusqu'à M. Duclos, — père, comme elle l'appelait, — dont l'apparente rudesse rendait plus savoureuse la bonté, et qui, à chacun de ses passages, la traitait en petite reine, en petite fée du bonheur de son « garçon ».

Et là, tout près, derrière ces fenêtres recueil-

lies, ouvertes sur la terrasse que le jardinier ne devait pas ratisser, afin de respecter le silence... Certes, pressant, minutieux, formidable, ce travail de correction d'épreuves qui devait être achevé pour la rentrée, où les citations en caractères grecs multipliaient les risques de fautes, où la mise en place des dessins dans le texte exigeait d'incessantes retouches. Et pourtant, dès qu'elle entrerait dans le sanctuaire, les feuillets s'envoleraient, le fauteuil pivoterait, et vers elle se tendraient des bras aussi avides, monteraient des regards aussi fervents, des paroles aussi tendres qu'au premier jour.

Mais un éclat de rire proche coupa sa rêverie. Vivement, elle gravit les marches de la terrasse. A l'ombre du château, dans le jardin anglais, la nourrice s'égayait des propos du chauffeur. A la vue de Lucette, l'homme s'éloigna. Paule, sa petite Paule... Elle était assise par terre dans une allée et

jouait au sable. Lucette la prit dans ses bras, promena ses lèvres sur le petit front moite et duveté. Puis, l'écartant un peu, elle la contempla.

Comme elle était jolie ! Déjà, dans ses traits indécis, des ressemblances s'affirmaient. Lucette reconnaissait le dessin arqué de ses propres lèvres, la coupe et la teinte des yeux de Paul. Elle s'exalta à penser que leur fille était née d'eux, de leurs caresses. Elle aurait voulu se baigner, se fondre dans la tiédeur du petit cou tendre, la bonne odeur du poupon de luxe, s'abîmer dans un de ces amours presque féroces qu'on prête à la lionne pour son petit. Et elle l'embrassait, l'embrassait...

— Madame va lui faire mal.

La nourrice. Elle l'oubliait. Cette femme aussi appelait Paule « ma fille ». Et elle avait raison. En fait, l'enfant vivait plus avec sa nounou qu'avec sa maman. Dans l'hôtel du Champ-de-Mars comme au château des

Barres, elle avait une sorte d'existence personnelle, à part, son appartement, son petit *home* dans le grand. Elle n'envahissait pas le foyer comme elle l'eût fait dans un ménage à l'étroit. Nos enfants tiennent dans notre vie la même place que dans notre logis.

Et Lucette s'efforçait d'expliquer, par ces exigences de coutumes, pourquoi elle ne se sentait pas plus étroitement attachée encore à sa fille, pourquoi la maternité ne lui donnait pas ces émotions violentes, insondables, où s'abîmer et se dissoudre, ce sens de l'absolu, de l'infini, qu'elle attendait toujours de la vie sentimentale...

Et, comme elle s'éloignait le long de l'avenue de tilleuls, une angoisse la suffoqua soudain. Elle eut ce terrible cri d'effroi que tant de prêtres ont entendu à travers la grille du confessionnal : « Est-ce que je ne serais pas capable d'aimer? Est-ce que je serais

insensible? Est-ce que je n'aurais qu'un cœur desséché?... »

Ah! le bondissement indigné qui la souleva! Elle, dure, insensible, sèche? Allons donc! Elle en qui frémissaient, malgré toutes les tendresses répandues, de telles réserves de passion qu'elle croyait étouffer du besoin de les prodiguer. Elle, en qui se déchaînaient des forces si aiguës qu'elle eût voulu les darder, les enfoncer comme elle s'incrustait les ongles dans les paumes. Elle qui s'irritait de l'allégresse des choses parce qu'elle l'enviait. Elle qui souhaitait, par elle ne savait quel miracle, quelle vertigineuse défaillance, de se mêler à cet air sonore et parfumé, à ce grand vol amoureux où dansaient ensemble le pollen des fleurs et l'aile des insectes. Elle!...

Lucette était encore toute secouée de l'alarme quand Mme Turquois parut dans la perspective de l'avenue. Elles continuaient

de voisiner dans la solitude de Brûlon. Lucette subissait toujours l'attrait de cette beauté candide, cette fraîcheur reposée de déesse qui sort de l'onde. L'exquise femme. Elle semblait revêtue, tant il y avait de grâce souveraine dans sa démarche, d'un invisible manteau de cour. Et l'on devinait si frémissante en ses profondeurs cette belle coulée limpide...

Fait étrange. Le penchant de Lucette s'était accru depuis la brutale tentative de Turquois. L'amie dont le mari vous a vainement courtisée vous en devient plus chère.

Quant à lui, il se tenait tranquille, depuis un an. A douter qu'il se fût jamais démasqué. Le requin plongeait. D'ailleurs, Brûlon ne le voyait guère. En ce moment, afin d'écrire une pièce en collaboration, il avait suivi son complice — comme il disait — sur la côte bretonne.

Lucette, sachant le singulier attachement de Mme Turquois :

— Votre mari rentre-t-il bientôt? demanda-t-elle. Vous en avez de bonnes nouvelles?

Elles s'étaient assises sur un banc de pierre, à l'extrémité de l'avenue, qui se heurtait au mur du parc. Mme Turquois eut un imperceptible haussement d'épaules. Et, l'ombrelle taquinant le sable :

— Mon mari? Non. Je ne sais pas. Il est à Saint-Enogat. Une retraite un peu mondaine, pour le travail. Enfin...

Pour la première fois, elle en parlait sur ce ton d'amertume légère. Lucette la dévisagea, surprise. Aurait-elle deviné les velléités de Turquois...? Elle paraissait tendue, sous son calme apparent. Alors, timidement :

— Sa pièce?...

Sur le pur visage de Mme Turquois, une moue passa, la moue de l'enfant près de pleurer. Et, la voix en saccades :

— Sa pièce!... Il s'agit bien de sa pièce! Une nouvelle intrigue qui commence, oui. Il m'a suffi d'ouvrir les journaux ce matin. Déplacements et villégiatures. J'ai compris. J'ai tellement l'habitude! On vient le relancer à Saint-Enogat. Il y a longtemps que je la craignais, celle-là.

Quoi? C'en était fini de cette sérénité limpide, de ce beau regard couchant vers son mari, de cette indulgence pour ses frasques? Lucette en oubliait son propre malaise.

Maintenant qu'elle s'était trahie, Mme Turquois ne cherchait plus à se contenir. Elle s'épanchait. La maille du filet qui rompt, entraînant les autres.

— Ah! ma pauvre petite amie, j'ai tant de chagrin. Laissez-moi dire. Je n'ai personne, moi. Je suis toute seule. Cela vous étonne, n'est-ce pas, que je me démasque et que je me révolte. Mais d'ordinaire, voyez-vous, ce n'étaient que des passades, des fruits prêts à

tomber et maraudés au bord du chemin en allongeant le bras. Il ne se donnait pas. Il se prêtait. Je me disais : « Il me reviendra. » Il ne s'éloignait même pas. Mais cette fois, j'ai peur. J'ai peur. Si cette femme met la griffe sur lui, si elle trouve en lui l'homme qu'elle attend, elle ne me le rendra plus...

— Qui?

— Une amie, naturellement. D'ailleurs, vous la connaissez. Elle vient chez vous. Madame Evenon...

— Ah! oui, dont le mari est si occupé...

— Il ferait mieux de s'occuper d'elle. Une assoiffée de bonheur, du bonheur qu'elle n'a pas chez elle. Et qui le cherche avidement. Ce qu'elle a déjà brisé, tordu, rejeté d'amants. Mais celui qui la fixera, qui sera son maître... Oh! celui-là, elle s'accrochera à lui comme le naufragé à son sauveteur. Ils se perdront ensemble. Et celui-là, je le sens, ce sera lui... Comprenez donc. D'ordinaire, c'était le gai

coureur d'aventures, celui qui, dans un couloir d'hôtel, se risque à pousser les portes entre-bâillées. On ouvre, tant mieux. On résiste, tant pis. Mais cette fois, la porte se refermera sur lui, et bien bouclée, je vous jure. Il ne sortira plus... Alors? que faire? Menacer, supplier, bref me jeter entre eux? Ils s'en désireront davantage. Ou alors attendre, toujours attendre.

Elle se voûta, sa claire figure soudain vieillie de chagrin.

— Oh! l'attente! ce que j'en ai déjà connu, des attentes... Des sommeils troués, de brusques sursauts qui me rejetaient assise, l'oreille tendue. C'est lui? non. Pas encore. Et ces retours, où je sentais dans ses vêtements, sur son corps, l'odeur des autres... Et ces lettres, que je retrouvais, oubliées au fond des poches et des tiroirs, ou mal déchirées dans sa corbeille... Ces fleurs séchées qui s'émiettaient dans ses goussets. Des

fleurs, à lui! Ce que nous sommes bêtes! Et lui, me revenait tranquille, gai, épanoui, décidé à ne rien voir, à ne rien savoir de mon supplice. Parbleu! il avait raison. Jamais je n'ai rien dit. J'ai toujours feint d'ignorer. Ignorer! j'ai tout su, au contraire. Toutes ses tentatives, échecs et triomphes. Tout, jusqu'à ses velléités, ses désirs. Vous, Lucette, oui, vous, ma pauvre petite, j'ai su...

Lucette se sentit rougir :

— Moi?

— Oui, j'ai vu qu'un moment il s'attaquait à vous. L'an dernier. Et quel soulagement quand j'ai compris que vous le repoussiez, qu'il abandonnait, que je pourrais vivre sans crainte de ce côté-là, que je ne serais pas obligée de vous fêter ouvertement et de vous haïr en secret, comme j'ai dû faire avec tant d'autres! Et peut-être y a-t-il de la gratitude, dans ma franchise d'aujourd'hui... Oui, j'ai tout su. J'avais l'air d'être dupe, de

croire ses grosses feintes, ses mensonges enfantins. Et toute ma consolation, tout mon orgueil, c'était, chaque fois, de l'absoudre en moi-même...

Lucette écoutait, stupéfaite. Comment ce brutal avait-il su prendre un tel empire sur cette fine et fière créature? Elle demanda doucement :

— Vous l'aimez bien?

Oh! le regard farouche et lointain qui brilla dans cette face défaite :

— Aimer! Dire que nous n'avons qu'un mot, un seul mot, pour exprimer tant de choses différentes! Oui, je lui reste attachée parce qu'il n'est pas méchant, au fond, parce qu'il est gai, parce qu'il est, entre ses fugues, un bon compagnon, parce que je suis fière de porter son nom, de partager sa notoriété...

Et soudain se secouant toute :

— Et puis non, je mens, je mens encore,

je mens à moi-même. J'y tiens parce que c'est « mon homme » comme disent les femmes du peuple et comme disent les filles. Comprenez-vous? J'y tiens comme la pierreuse tient à l'amant qui la mâte, qui la frappe et qui la contente. Ah! oui, je lui ressemble, à cette malheureuse... Elle a reçu moins de coups de couteau dans la peau que je n'en ai reçu dans le cœur... Ah! parfois, je me fais horreur et pitié. Car je reste clairvoyante. Et voilà le vrai drame de ma vie. C'est de me sentir esclave, uniquement attachée par ce lien de chair. Que de fois je me suis révoltée contre moi-même! J'avais, comme les autres, des aspirations délicates, des petits rêves fleuris, tout un parterre secret. Il a tout piétiné, tout foulé de son gros sans-gêne. Je me souviens. Je lui préparais des surprises, j'avais pour lui de fines attentions. Il ne goûtait rien. Il ne comprenait rien. Et je recommençais... J'avais des idées,

des opinions à moi, que rebroussaient les siennes. Il m'a repétri une âme à son image, de ses mains, de ses mains qui me brûlent... Ses manières m'irritaient. Je les ai adoptées, je les ai prises... Et quand je l'injurie tout bas, je sens que je l'admire encore... Je sais qu'il serait plus digne et plus sage de rompre une bonne fois. Un divorce ne devrait pas m'effrayer. On me confierait mon petit garçon, tant l'inconduite du père est flagrante. Et je ne peux pas rompre... Chaque fois que je me cabre, je retombe sous lui... Enfin, c'est mon homme, je vous dis, c'est mon homme. Il est à la fois ma torture et mon bonheur. Je les accepte ensemble. Je les veux ensemble. Et je suis prête à les disputer à qui me les enlèverait, prête à tout... Ah! je suis folle...

Elle s'essuya vivement les yeux, se ressaisit. Puis, d'un geste triste, montrant contre

la clématite de la muraille un papillon, ailes battantes, qui buvait une fleur :

— Tenez, voilà ce que je suis. Un pauvre papillon, mais un papillon épinglé au mur, fixé à jamais, d'une pointe que rien n'arrachera, et dont les ailes palpitent de la même façon dans la douleur que dans le plaisir...

Mme Turquois était partie que Lucette rêvait encore devant le papillon assoupi. Comment ce farouche amour avait-il pu résister à tant d'épreuves? Pauvre femme... Et le tribut payé à la compassion, par un retour naturel, Lucette se penchait sur elle-même. Elle aussi était un papillon. Un papillon heureux, un papillon attaché à sa fleur. Mais elle ne se sentait point au cœur ni aux entrailles cette pointe voluptueuse et cruelle qui fixe jusqu'à la mort...

Chaque fois que Lucette, après un séjour aux Barres, débarquait à la gare de Lyon sur le grand jour de la place animée de cafés et d'autos, elle stoppait une seconde, un peu étourdie, au ras du perron. Elle avait l'impression de dominer un bain tout fumant de vie et, à chaque marche qu'elle descendait, d'entrer dans cette piscine aux ondes chaudes et courantes.

Elle s'y plongeait avec une sorte de plaisir physique. De sa voiture, elle s'amusait de la comédie de la rue, retrouvait des enseignes, admirait les arbres, d'une beauté plus touchante qu'à la campagne, dans leur cadre de pierre.

A chacune de ces petites expéditions d'un jour, elle passait chez ses parents, qui ne pouvaient, cette année-là, quitter Paris qu'en

septembre. Paul restait aux Barres, prétextant son travail urgent. Au fond, guidé par son exquise discrétion, peut-être obéissait-il au désir de la laisser toute aux siens et devinait-il l'aise singulière qu'elle éprouvait à rentrer un moment dans son passé de jeune fille.

Immuable, en effet, le vieux logis de famille, dans la tranquille rue Guersant, aux Ternes. Dès que Lucette apercevait la frise sculptée au fronton de la maison, dès qu'elle respirait l'odeur de l'appartement, elle avait cinq ans, elle avait dix ans, elle n'avait plus d'âge.

Et dans le salon où maman brodait, épanouie au creux d'un fauteuil bas, elle retrouvait les mêmes tableaux, les mêmes gravures, la même tenture aux dessins noirs sur rouge, le jeu d'échecs sur une console à l'abri d'un globe de verre et les deux petits amours de bronze qui se lutinaient sur la pendule.

D'où vient la douceur de revoir ce qu'on a toujours vu, le tendre attrait de ces vieux amis, de ces petits témoins de l'enfance? Sans doute de ce qu'ils sont l'empreinte et le moulage de notre vie, des souvenirs en relief, de la mémoire sensible, du passé présent. Et aussi de ce qu'ils rassurent notre besoin de durer, puisqu'ils sont un peu de nous-mêmes et qu'ils n'ont pas changé...

Jusqu'au petit craquement de l'aiguille dans la toile cirée de la broderie, qui rajeunissait Lucette. Excellente maman... Elle non plus, ne vieillissait pas. A peine si quelques fils gris niellaient ses cheveux en diadème. Toujours son beau regard luisant, sa face bourbonnienne, gourmande et fine. Toujours aussi paisible qu'au temps où Lucette, dans la pièce voisine, — le bureau de papa, — criait : « Maman, gronde Zonzon, qui me taquine! » Et où M^me^ Savourette, sans bouger de son

fauteuil, disait tranquillement : « Zonzon, je te gronde. »

Certes, elle les aimait bien, ses filles. Mais elle leur avait toujours préféré son mari. Et elle ne le chérissait pas, comme Mme Turquois, d'un amour heurté, mais d'une tendresse si unie, si brillante... Zonzon disait vrai : rien ne l'avait altérée, rien ne l'avait ternie. Pas même ces continuels embarras d'argent dont Lucette, jeune fille, avait tant de fois subi le contre-coup. Ah ! Tout ce que son chic apparent cachait alors de ruses et d'ingéniosité ! L'art de rajeunir les chapeaux et les robes, pour paraître en changer plus souvent. Ces grands dîners où l'on allait en voiture et d'où l'on revenait à pied. Le petit supplice des gants blancs qui s'obstinent à fleurer la benzine... Maintenant qu'elle était royalement affranchie de ces triviales inquiétudes, Lucette en saisissait mieux, en contraste, toute l'action corrosive, dissolvante.

Comment avaient-ils pu tous deux se débattre au milieu de ces soucis irritants, sans jamais cesser de se sourire?

Un peu mélancolique, cette heure où, parvenu à la taille de ses parents, on les voit, non plus comme des demi-dieux parfaits qu'on regardait en levant la tête, mais comme des égaux, des êtres pareils aux autres, l'heure où l'on cherche à les déchiffrer en s'aidant de ses purs souvenirs d'enfant et de sa science acquise...

Mais on parlait, dans la pièce voisine. Lucette demanda :

— Papa est là?

— Oui, avec le beau Chazelles.

Chazelles? Un court saisissement. Mais quoi? C'était tout naturel. Elle oubliait : M. Savourette était l'architecte du musée Suffren. Chazelles... A peine l'avait-elle revu deux fois, depuis la visite au champ de manœuvre d'Issy. Mais, sans doute parce que

cette journée rompait avec le traintrain de son existence — courses et visites, théâtre et dîners — elle en gardait un souvenir vivace, l'impression d'une trouée lumineuse comme celle qui s'était ouverte à ses yeux dès la sortie de Paris, sur la plaine rase. Elle revivait les longues attentes, elle revoyait Chazelles debout sur la petite dune de sable, son avidité voluptueuse à tirer sur sa cigarette, le menton haut. Et souvent, rien qu'à lire les comptes rendus d'aviation — elle les suivait, depuis ce jour-là, dans les feuilles — même rien qu'à voir un oiseau prendre son vol, là-bas, aux Barres, elle se rappelait ce qu'il avait dit sur le coup d'aile...

— Je ne veux pas les déranger. J'attendrai.

Mais elle écoutait et parlait distraitement, gênée par le ronronnement des voix, oppressée d'un peu d'impatience, jusqu'au moment où la porte s'ouvrit devant Chazelles. Avenant, chaleureux, il s'enquit des nouvelles des Barres.

Cependant, tout en embrassant sa fille, M. Savourette se lamentait. Il ne la verrait pas. Il était obligé d'accompagner Chazelles. Un rendez-vous pris avec l'entrepreneur. E une grosse affaire : la construction d'une annexe.

— Venez avec nous, Madame, suggéra Chazelles. Vous causerez tous deux en route. Je parie que vous ne connaissez pas mon musée?

Elle l'avoua, en riant. Pourtant, sa maison n'en était séparée que par la largeur du Champ-de-Mars. Mais, à Paris, il suffit de demeurer près d'un monument pour n'y jamais entrer. Une fois, cependant, elle en avait franchi le seuil, afin de rendre visite à Mme Chazelles. Car le conservateur habitait le palais. Elle fut tentée de rappeler ce souvenir, mais se mordit les lèvres à temps. Toute une éducation nouvelle, l'art de parler devant les divorcés. Chazelles insistait :

— J'avais choisi un lundi pour ce rendez vous, parce que le musée est fermé au public. Vous l'aurez pour vous toute seule.

Lucette se laissa tenter.

Laissant bientôt M. Savourette aux mains de l'entrepreneur, Chazelles tint à faire à sa visiteuse les honneurs de son palais. Il n'entendait pas la confier à un gardien, ou la laisser errer sans guide.

— D'ailleurs, toute seule, vous auriez peut-être peur.

Elle se cabra :

— Peur!

— Eh oui... Vous allez voir.

Était-ce le tête-à-tête à peine prévu, si vite arrangé? Le brusque passage du jour à la lumière de théâtre qui éclairait le musée? Ces vastes salles sonores, solitaires, où les vitrines se reflétaient dans le parquet luisant? Surtout ces loggias ouvertes dans les murailles, où, sous la clarté crue des rampes cachées,

des personnages de cire se dressaient dans un décor assorti à leur costume, scènes d'intérieur ou de plein air, de toutes les époques et de tous les pays, qui donnaient à la visiteuse la sensation de n'être plus dans son temps, dans son atmosphère, mais de glisser à travers les âges et les races? De fait, Lucette perdait un peu pied. Mais, l'orgueil aidant, elle se roidissait, se montrait d'autant plus désinvolte qu'elle était moins rassurée.

Ils allaient. De temps en temps, Chazelles s'arrêtait devant une vitrine et, frappant la glace d'une des clefs qu'il tenait à la main, signalait la richesse ou la rareté d'une collection, la fraîcheur d'une robe très ancienne, miraculeusement conservée et qu'on devinait fragile, à la merci d'un souffle.

Ou encore, il ouvrait un panneau de verre, saisissait une dentelle, un bijou et l'élevait précieusement jusqu'à ses yeux. Et sa voix, son regard, son geste trahissaient son appé-

tit, son vaste amour de toutes les beautés. Il s'écria :

— Et quand on songe que tous ces trésors n'ont été créés que pour plaire! Eh oui. Se vêtir n'est qu'un prétexte. Séduire est le vrai but. Les hommes ont obéi à la même loi qui veut pour les fleurs des couleurs et des parfums, pour les oiseaux des plumages éclatants. Il s'agit d'attirer à soi, de fixer le caprice qui passe. Regardez. Les hommes ont voulu paraître plus grands sous les casques et les cimiers, plus imposants sous leurs armures et les draperies de leurs manteaux. Les femmes ont voulu paraître plus mystérieuses sous la robe, plus affinées sous le corselet, plus scintillantes sous la parure. Chaque bijou souligne un charme. Le collier éclaire le visage, le bracelet détache la main, la ceinture fait valoir la gorge. Partout le même effort de s'accroître en prestige, en pouvoir, en attrait...

Puis il voulut qu'elle essayât des joyaux. Il l'aida, l'effleurant parfois de ses doigts. Et appuyant sur elle son ferme regard :

— Vous, tout vous sied. Rien ne vous rehausse.

Toute louange caresse le cœur. Ce Chazelles... Elle le connaissait peu. Sans doute il avait le compliment facile. Pourtant, s'il n'en était pas prodigue? Mais elle ne voulut pas s'appesantir et poursuivit sa marche pour échapper à sa pensée.

Elle avait hâte de revoir le jour, le vrai jour. Tous ces personnages immobiles autour des salles, dans leur décor de lumière, la hantaient, la poursuivaient de leur regard de verre. Chazelles avait deviné juste. Elle avait presque peur. Les figures de cire, muettes, figées dans les attitudes et sous les couleurs de la vie sans pourtant posséder la vie, lui inspiraient une sorte d'effroi, comme une mort fardée.

Parfois, dans un cadre plus ample, sur une perspective plus profonde, s'ouvraient des scènes capitales, des reproductions de toiles célèbres : *L'Entrevue du Camp du Drap d'Or*, *Le Sacre de Napoléon*. Mais Lucette ne s'attardait pas, fuyait sur le parquet luisant.

Et tout à coup elle eut un cri de stupeur ravie. Suave, fraîche, printanière, irréelle, une apparition surgissait devant elle. Par la grâce des lignes, le choix heureux des lumières et des nuances, le fini du détail, elle touchait à l'œuvre d'art.

— *L'Embarquement pour Cythère*, de Watteau, expliqua-t-il.

Immobile, émue :

— Que c'est charmant, dit Lucette.

— N'est-ce pas? reprit Chazelles. Et ce n'est peut-être pas une simple fantaisie, mais une prévision... Oui, les grands admirateurs de Watteau lui prêtent des vues profondes. Il aurait pressenti les idées des philosophes du

dix-huitième siècle, qu'il précédait de peu dans la vie. Et il n'aurait pas laissé une œuvre frivole, mais un acte de foi, une évocation d'une société future, affranchie de la souffrance, occupée seulement de son bonheur.

— Vous le croyez? demanda Lucette.

— J'y suis porté. Justement parce que ses personnages ne songent qu'à l'amour. Aujourd'hui, notre premier, notre plus pressant instinct est de nous subvenir. Le second, d'aimer. Mais si l'existence devenait facile et douce, l'instinct de lutte céderait le pas à celui de l'amour. Le souci d'aimer passerait au premier rang. Et cela est si vrai que, dès maintenant, les oisifs, les privilégiés, ceux qui n'ont plus à gagner leur vie, ne sont guère préoccupés que de l'amour. Dans les décors choisis que vous connaissez, ils réalisent les fêtes galantes. Ce sont des précurseurs, d'heureux précurseurs...

Lucette rêvait, devant la vision délicieuse. L'amour, toujours l'amour...

Et il lui fallut, pour la rendre toute à elle-même, le beau jour doré de cinq heures et la voix proche de papa qui, mètre en main, discutait avec l'entrepreneur. Délibérée, elle remercia Chazelles et se félicita même du hasard de la rencontre. Alors, en souriant :

— Ce n'est pas tout à fait le hasard, dit-il. Chez vos parents, j'ai su par votre père qu'il vous attendait. Et j'ai différé mon départ jusqu'à votre arrivée.

Elle ne répondit pas et baissa la tête. N'était-ce encore qu'une galanterie banale? La recherchait-il vraiment? Bah! ils n'étaient l'un pour l'autre que des indifférents. Elle aimait, elle était aimée, et le reste importait peu...

Tout de même, cette petite phrase tombée dans sa vie venait d'y jeter ce ferment d'in-

quiétude et d'intérêt, de piquant et de trouble : l'alerte.

Les soirs qui suivirent son retour aux Barres, Lucette, avant de s'endormir, revoyait des figures de cire dans l'obscurité. Elles se dégageaient peu à peu, sortaient des tentures, s'affirmaient, très claires, reconnaissables. Puis, au bout d'une semaine environ, ces visions disparurent.

Mais elle les ravivait, le jour, par le souvenir, en fermant les yeux. Dans ces moments-là, elle songeait : « Tout de même, j'ai un secret... » La phrase ambiguë de Chazelles au moment du départ. Un secret si menu qu'elle n'avait pas scrupule à le garder. Avait-elle raconté à son mari l'aventure de Turquois? Non. C'eût été maladresse et fatuité. Que de fois une femme, pour peu qu'elle ne

soit pas trop laide, sent passer sur elle une rapide convoitise! Peut-être même s'abusait-elle.

Mais la pensée d'avoir un petit secret l'amusait, l'animait comme un jeu. Elle se rappelait ces enfants qui vont enfouir un joujou dans un coin de jardin, pour la joie d'avoir une cachette, d'être seuls à la connaître, de déterrer de temps en temps leur humble trésor, de le découvrir...

Cependant un jeu n'emplit pas la vie, pas plus que le petit grain sonore n'emplit le vide du grelot. Et Lucette retombait à sa langueur inquiète, son attente vague et sans objet. Peut-être tout simplement les lourdes chaleurs de l'été, la solitude des champs?

Elle se désespérait de ne prendre goût ni aux besognes, ni aux distractions qu'apportaient les jours : les soins de la maison, les promenades avec M^me^ Turquois. Il lui semblait que les aiguilles aux pendules, le soleil

au ciel ralentissaient leur marche. Et, déçue de la longueur du temps, elle s'étonnait : « Qu'est-ce que cela peut me faire? Je n'attends rien. »

Elle inventait des étapes, pour couper les journées. Elle en arrivait à désirer avec impatience l'heure des repas. Et quand elle se mettait à table, elle mangeait à peine et sans plaisir, la gorge bloquée. Sa crainte d'alarmer son mari, lorsqu'elle sentait sur elle son regard attentif, parvenait seule à forcer un instant sa répugnance.

Un soir d'août, après dîner, ils goûtaient tous deux la fraîcheur sur la terrasse, après une journée de fournaise. Il faisait un clair de lune à pleurer. La façade aux volets clos était toute blanche, comme sous un crépi neuf. Le parterre scintillait, mouillé de clarté. Et les bois lointains semblaient de brume blonde.

Dans la vallée, passaient les grands rapides

de nuit, échappés de Paris deux heures plus tôt. Leur crinière de fumée s'embrasait des reflets du foyer. Tous les wagons étaient encore illuminés. Et la longue fusée glissait dans la nuit transparente. Ils emportaient tous ceux qui partaient pour la Côte, pour l'Italie, pour l'Afrique, l'Extrême-Orient... Que d'ambitions, d'impatiences, que de rêves, que de déchirements...

Paul, assis près de Lucette, lui prit la main. Si doux que fût le geste, elle sursauta, réveillée. Il lui demanda, presque humblement :

— Où es-tu? A quoi penses-tu?

Et comme elle ne répondait pas tout de suite, il poursuivit sans attendre :

— Il me semble que tu changes, depuis quelque temps... Que tu es triste, absorbée.

Effrayée, elle se défendit :

— Moi? Non, non. Qu'est-ce que tu vas imaginer?

— J'ai si peur que tu ne t'ennuies... Te

manque-t-il quelque chose? As-tu un désir, un caprice? La vie ici ne te plaît peut-être pas? Veux-tu voyager? Veux-tu recevoir des amis? Je suis si heureux de te faire plaisir. Parle. Dis un mot, fais un geste, un signe...

Elle fut inondée de gratitude et de tendresse. Des désirs? Il les comblait d'avance Une vie plus large? Elle régnait sur ce royal domaine. Et quant au voyage... Non. D'une croisière entreprise avant sa grossesse — la Norwège, retour par l'Écosse — elle gardait un souvenir trépidant de cinématographe, l'impression d'être perdue dans toutes ces chambres neutres d'hôtel, d'étouffer parmi ces races de langage et de mœurs inconnus, d'être comme transplantée sur une autre planète.

— Je t'assure, dit-elle, je n'ai besoin de rien. Tu m'as tout donné.

Il insista, lui pressant les mains :

— Alors, pourquoi n'es-tu plus la même?

Voilà des semaines que je tourne et que je retourne cette question dans ma pauvre tête. Mon Dieu! Voir cette ombre dans tes yeux, et ne pas savoir ce qui se passe là, derrière ton petit front... Lucette, ma Lucette, je t'en supplie, dis-moi ce que tu as. Tout vaut mieux que le silence. Je t'en supplie.

Électrisée de franchise et d'abandon, elle descendit encore en elle. Non. Elle ne trouvait rien, rien de précis, rien d'exprimable :

— Je n'ai rien. Je te jure.

D'un élan, il glissa presque à ses pieds :

— C'est vrai? C'est bien vrai?... Ah! Lucette, ma Lucette adorée, tu es tout pour moi, vois-tu, ma raison de vivre. Et la seule pensée que tu pourrais t'éloigner de moi... Ça me rend fou... J'en mourrais... Je t'aime tant, je t'aime tant...

Elle lui jeta les bras autour du cou. Soulevée du désir violent et confus d'être protégée par lui, rivée à lui, d'être dans ses bras

comme dans une prison heureuse, elle balbutiait :

— Moi aussi, je t'aime, je t'aime. Je suis à toi. Ah ! mon aimé, sois mon refuge, garde-moi, prends-moi...

La tête renversée, les yeux emplis de la nuit blonde, elle souhaitait, elle ne savait quel miracle qui éternisât l'instant, quel vertige à faire crouler sur elle les étoiles...

Mais lui, toujours agenouillé, releva vers elle son visage illuminé de joie et de clarté, frappé d'extase. Puis, lui prenant les mains, il les couvrit religieusement de baisers.

# V

Lucette n'aspirait pas au retour à Paris. Sûrement, elle ne parviendrait pas à secouer, par une vaine agitation, sa lassitude inquiète. Dès lors, à quoi bon changer? D'avance, les rites de l'hiver l'excédaient.

Un jour, devant sa mère — les Savourette passaient aux Barres quelques semaines d'automne — elle laissa percer sa répugnance. Les deux femmes étaient assises dans l'ombre

du rond-point. Mme Savourette travaillait à son éternelle broderie. Lucette venait d'achever la lecture des journaux, tout bruissants déjà des « premières » prochaines. Après tant d'autres, elle déplora le vide de l'existence selon le monde.

Mais l'excellente Mme Savourette ne fit que rire au refrain. Son solide optimisme à vue courte tenait Lucette pour la plus heureuse des femmes. Grosse fortune. Bon mari. Bel enfant. Que lui eût-il manqué?

— Je te conseille de te plaindre! s'exclama-t-elle.

— Je ne me plains pas, repartit Lucette. Mais je constate que les usages nous ont tracé la vie la plus plate, la plus fastidieuse. Comment en sortir? Comment y jeter un grain d'intérêt? M'occuper plus de ma fille? Nous devons, à la rentrée, lui donner une *nurse*. Un peu pour faire comme les autres, beaucoup parce que cette Anglaise saura

mieux l'élever que je ne le ferais moi-même. Mais j'aurai encore moins qu'aujourd'hui le droit d'y toucher... Lire? Tous les romans se ressemblent. Quand on ouvre un livre nouveau, on croit l'avoir déjà lu... S'attacher à une œuvre bienfaisante, ou sociale? Il suffit d'écouter les femmes qui s'y donnent pour s'apercevoir que ce sont des nids d'intrigues, où l'on convoite surtout des palmes ou de pauvres petits titres de trésorière ou de vice-présidente. A part quelques illuminées, bien entendu. Mais je n'ai pas la foi... Travailler, produire une œuvre d'art? Mais cela ne souffre pas la médiocrité. Sinon, on retombe dans l'ouvrage de dames, le papillon de corne ou la boîte d'étain repoussé. Il faut du talent. Et je n'en ai pas... Alors?

Mme Savourette écarta ses bras courts :

— Mais n'as-tu pas ton mari?... Tu te plaindrais, toi qui as le tien tout le temps,

qui peux t'intéresser à ses travaux!... Tu veux rire.

Lucette, évasive, expliqua :

— Rien ne m'a préparée à les suivre... Je craindrais de le déranger.

Elle disait vrai. Mais, cependant, elle restait frappée par cette simple remarque. Une fois de plus, elle s'étonna de la béatitude où vivait sa mère. En voilà une qui pourtant n'avait guère son mari! Ses travaux d'architecte l'appelaient sans cesse au dehors, sur les chantiers, chez ses clients. Et même quand ils étaient ensemble, ne gardait-il pas l'habitude de coqueter, de lancer sa manchette à l'assaut dans toutes les directions? Cependant elle paraissait heureuse. Et Mme Turquois? Son cas était encore plus extraordinaire. Son « homme » disparaissait des mois entiers, s'affichait avec d'autres femmes. Pourtant elle lui restait passionnément attachée.

Comment pouvaient-elles se satisfaire de

ces bribes d'affection qu'on leur jetait au passage, quand elle-même, qui ne quittait pas son mari, qui l'aimait, qui en était aimée, restait obscurément mécontente? Était-elle donc une petite créature insatiable, une façon de monstre ? Et elle s'en effarait.

Mais à quoi bon appréhender l'avenir, puisqu'il ne se réalise jamais comme on l'imagine? Il est rarement redoutable pour les raisons qui le font redouter. Dès la rentrée, la vie, dans le petit hôtel du Champ-de-Mars, prit, sous une influence nouvelle, une allure, une direction toutes différentes de celles que prévoyait Lucette.

Après d'innombrables formalités, le Musée Suffren était enfin autorisé à entrer en possession des bijoux et des aquarelles dont Paul Duclos désirait le doter. Il fallut régler la disposition des vitrines et des tableaux, la mise en place des précieux objets, le libellé des inscriptions. Grosse affaire. Ce fut, tout

octobre, entre le conservateur et le donateur, un continuel échange de vues. Et très vite, Chazelles devint un des familiers du logis.

Jusqu'alors, Lucette et son mari ne profitaient pas de toutes les occasions de sorties que leur offraient leur fortune et leurs relations. Au fond, bien qu'il fût toujours prêt à suivre sa femme, à servir ses moindres caprices, Paul était surtout attaché à son foyer, au sanctuaire que divinisait sa Lucette. Et elle-même se sentait trop médiocrement attirée au dehors pour chercher à l'entraîner. Mais Chazelles changea tout cela.

Sa situation actuelle et les camaraderies qu'il avait gardées dans la politique et la littérature lui ouvraient toutes les portes. Ses poches étaient toujours gonflées de cartes d'exposition et de coupons de loge. Avec lui, on entrait partout. Très averti, très friand, très expert, c'était le guide rêvé, le guide qui aime ce qu'il montre.

Il eut vite fait de stimuler la curiosité de ses nouveaux amis. Il avait des « C'est à voir », des « Il faut avoir entendu ça » péremptoires, sans réplique. Et on allait voir, on allait entendre. La pièce légère et la grave audition, la fine chanson de Montmartre et la grosse séance de la Chambre, les petits Salons et les grandes Premières, tout ce qui éclate et mousse à la surface de Paris.

Lucette s'amusait. Voilà sans doute ce qui lui manquait : une vie plus animée, plus pailletée, à tout prendre plus intéressante. Elle devenait infatigable. Et Paul suivait la course, ravi, puisqu'elle y prenait plaisir.

Afin de remercier Chazelles de ses complaisances, ils le retenaient à dîner, à souper dans les restaurants où la mode avait décidé qu'on mangeait le mieux, cette année-là. Et c'était plaisir de voir ce gourmet délicat estimer le velouté d'une sauce, la fraîcheur des huîtres, le bouquet d'un vin. « Émouvant... »

prononçait-il gravement en élevant son verre.

Il plaisait par sa manière avenante, énergique, de pressurer ainsi les choses, d'en extraire le suc et le parfum, la sève et la moelle. Il prenait sur Lucette une influence qui grandissait chaque jour. Elle ne s'en dissimulait pas les progrès, mais un moment vint où elle n'osa plus les avouer. Parfois, seule avec son mari, elle arrêtait sur ses lèvres la phrase qu'elle avait déjà prononcée mentalement : « Il faudra que je demande à Chazelles... »

Elle ne s'en effarouchait pas. Car il se tenait dans les bornes d'une camaraderie tendre. Jamais de ces compliments qui gênent, de ces frôlements qui insistent. Rien qui rappelât même la phrase ambiguë qu'il avait risquée au sortir du Musée Suffren, l'été précédent.

Cette réserve en arrivait même à l'intri-

guer. Elle souhaitait de le mieux connaître. A en juger sur de rapides aperçus, comme cette visite au Musée, ou la journée d'Issy, vingt autres occasions semblables en deux mois de sorties ensemble, il devait avoir sur toute la vie, en tous sens, des opinions, des idées à lui. Elle aurait voulu pouvoir le consulter à loisir.

Et voilà qu'un soir de théâtre, pendant un entr'acte, sur le bord de la loge — son mari au fond — Chazelles, cessant un moment de lorgner la salle à travers sa jumelle, dit en souriant, à mi-voix :

— Vous ne trouvez pas irritant, à la fin, de ne pouvoir jamais échanger que vingt mots qu'on serre entre ses dents? Une amitié comme la nôtre a besoin, de temps en temps, de s'exprimer un peu en liberté.

Elle s'affola. Pourtant, il n'avait fait qu'aller au devant de son secret désir. L'avait-il donc deviné? Que voulait-il? Un tête à-

tête? Où? Elle répondit des mots vagues, balbutiés, dans le brouhaha de la fin de l'entr'acte.

Mais longtemps, dans la nuit, elle essaya de saisir l'intention cachée sous les mots. Le lendemain, en s'éveillant, ce fut d'abord de cette énigme qu'elle reprit conscience. Il l'aimait donc? Quel imprévu tombé dans sa vie... Ah! maintenant, l'alerte battait la charge. Ce n'était plus le frêle grelot qui tinte, mais la sonnerie drue, qui ne cessait pas, le signal, attirant et troublant, qui annonce quelque chose qu'on ne voit pas encore.

Dans le prolongement de la rue Guersant, au delà des fortifications, entre le Neuilly habité toute l'année et la cité ouvrière de Levallois, s'ouvre un éventail de larges ave-

nues bordées de villas closes l'hiver, et blottie au fond de jardins. C'est au long de leurs grilles désertes que Lucette, cédant aux instances de Chazelles, se laissa entraîner vers cinq heures d'un soir hâtif de décembre.

Le voisinage de la maison de ses parents, où elle s'était arrêtée un instant, avait guidé son choix. Même reconnue dans l'ombre, elle saurait expliquer sa présence dans ce quartier.

Chazelles la rejoignit après la sortie de Paris. Il la remercia dans sa manière chaude et sobre. Puis il marchèrent côte à côte, sans qu'il tentât de lui prendre le bras. Et leur causerie était dégagée comme leur attitude. Tout juste un peu plus d'aise, d'expansion et d'intimité que dans un salon.

Ils étaient presque seuls. A peine, de temps à autre, croisaient-ils un passant pressé. A un moment, cependant, ils tombèrent sur une maison de santé, dont toutes les fenêtres étaient éclairées et devant laquelle stationnait

une file d'autos et de voitures. Puis il retrouvèrent la solitude.

Ils s'intéressaient au site, à mesure que leurs yeux s'accoutumaient à l'ombre. Ils s'arrêtaient devant les grilles, cherchant à distinguer les façades à travers les jardins dénudés. Leurs volets clos leur prêtaient un air tragique et romanesque de maisons de crime ou d'amour. Chazelles les marquait d'un mot. Il voulut reconnaître une villa italienne, dont le faîte était fleuronné d'une terrasse. Un cottage anglais, dont les murs blancs étaient barrés de poutres apparentes, sous de hauts toits de chaume. Un Trianon deviné dans un parc du plus pur dix-huitième siècle. Et Lucette trouvait un attrait de mystère et d'inconnu à ce voyage de découverte, dans la nuit.

Ils le reprirent quelques jours plus tard, mais cette fois le poussèrent plus loin, jusqu'à la Seine. Là, brillait une énorme usine toute

en vitrages, un palais de verre illuminé dans la nuit, bourdonnant d'un bruit de machines, puissant et grave comme un grondement d'orgue. Des échappements de vapeur haletaient au ras des toits.

Sur le quai, l'obscurité semblait plus profonde, en contraste avec ces verrières flamboyantes. Des ouvriers, qui sortaient des ateliers proches, passaient en groupes noirs et silencieux. En face, s'allongeait une île basse, où des lumières rares clignotaient aux fenêtres des guinguettes, entre les arbres nus. Au loin, sur le pont d'Asnières, les trains passaient en tonnerre et reflétaient dans l'eau sombre leur sillon en fusée.

Et soudain, Lucette se sentit prise aux épaules, embrassée. D'instinct, dans un sursaut de surprise, elle détourna la tête. Des lèvres chaudes sous la rudesse de la moustache butinaient sa joue, cherchaient sa bouche, la trouvèrent. Alors, dans la félicité

sourde d'être vaincue, elle s'entr'ouvrit au baiser gourmand, profond, nouveau, qui la pénétrait. Elle sombrait, lourde à mourir, à croire que la terre cédait sous elle. Et rien ne lui survivait que l'espoir de descendre encore plus avant, de s'engouffrer, de s'anéantir dans du bonheur inéprouvé. Elle attendait, elle attendait... Mais Chazelles s'écarta. Un groupe d'ouvriers approchait.

Et désormais, chaque fois que d'un mot, d'un signe, il lui demandait de la rejoindre là-bas, elle y courait, poussée par ce besoin enragé de s'enfoncer dans du mystère, dans de l'inconnu, dans de l'ombre, de toucher à elle ne savait quelle apothéose d'allégresse, comme elle avait découvert, au bout de sa course, le grand palais de féerie, éclatant dans la nuit, lumineux et sonore.

Mais le but reculait devant elle. Au fond des baisers, elle ne trouvait pas l'oubli délicieux. Et elle rentrait brûlante, inapaisée.

Elle rentrait... Et son supplice commençait. Le tête-à-tête n'était plus qu'une torture. Encore grisée d'un reste de vertige, dans la clarté des lampes et parmi ses objets familiers, elle se demandait d'abord si c'était bien elle qui venait d'errer dans ce pays d'ombre et de donner ses lèvres à l'autre. Elle s'étonnait, avec une sorte d'orgueil malsain, qu'on pût ainsi cacher tout un pan de sa vie, dissimuler sa pensée sous son front. Puis Paul approchait. S'informait-il, toujours délicatement courtois et discret, de sa journée, de ses parents? Il lui fallait inventer, mentir. A peine pouvait-elle s'arracher les mots de la gorge. Ou bien, il la félicitait de sa belle mine, prenant pour les couleurs de la santé le feu qui lui brûlait encore les joues. Alors la honte, la pitié tendre l'envahissaient. Elle aurait voulu se jeter à genoux devant lui. Toutes ses attentions lui faisaient mal comme des reproches. Toutes ses caresses la déchiraient de remords.

Et quand Chazelles était entre eux, sa présence ne faisait que lui rendre plus sensibles et plus odieux le mensonge, l'indigne comédie, la duperie.

Malgré tout, avant tout, elle aimait son mari. Que cherchait-elle donc dans cette aventure ? Pourquoi en courait-elle les risques ? C'était absurde, insensé. Alors, elle décidait de briser net, de s'arrêter à temps sur la pente. Mais le lendemain, elle retournait, dans l'ombre, au palais de verre. Elle ne pouvait pas résister à la force qui l'attirait. Elle ne trouvait pas de point d'appui. Qui donc pourrait la retenir ? A qui s'accrocher ?

Ah ! Pourquoi Zonzon n'était-elle pas là ? Comme sa sœur lui manquait... Si elle l'avait sentie toute proche, peut-être eût-elle trouvé, sous la menace du péril, le courage de s'ouvrir, de lui demander aide et secours. Hélas ! Zonzon ne rentrait pas. Même, si son voyage

eût duré les six mois convenus, son retour eut été imminent. Mais elle le retardait, de quinzaine en quinzaine. Ses lettres exubérantes s'en excusaient : « Tu comprends, ma chérie, l'occasion ne se retrouvera plus, plus jamais. En tout cas, j'aurai passé le bel âge.. Alors, je la fais durer. je l'allonge. Toi, tu ne peux pas savoir. C'est toujours vacances, pour vous deux... » Si Zonzon avait su... Parfois, Lucette était tentée de lui câbler : « Reviens ». Mais elle n'osait pas.

Qui prendre pour confidente ? Maman... Quelle folie ! Un aveu spontané, d'une fille à sa mère, n'était pas possible. Il aurait fallu que Mme Savourette s'alarmât, fût déjà sur la voie de la vérité. Mais elle était si loin de la soupçonner, du fond de sa quiétude...

Une amie ? Elle ne voyait assidûment que Mme Turquois. Et celle-là était trop absorbée par ses propres soucis. Chaque fois qu'elles se rencontraient, la malheureuse se répan-

dait en larmes et en gémissements. Son mari, décidément aux mains de Mme Evenon, la délaissait plus que jamais. Même plus de ces retours où il savait se faire pardonner ses escapades. Ouvertement, il appartenait à l'autre. Et quand, pour la première fois de sa vie, elle avait risqué une plainte, il en avait pris prétexte pour claquer les portes, quitter le logis, s'installer à l'hôtel.

Rongée, ravagée, Mme Turquois décidait un jour de divorcer, d'en finir avec une situation humiliante et fausse. Le lendemain, elle y renonçait, se résignait à l'attente, à l'éternelle attente de l'amante soumise. Et elle en venait à se féliciter de s'occuper encore de lui, d'entretenir et de vérifier les vêtements qu'elle lui faisait parvenir, comme si ce lien trivial les eût encore unis. Ah! Certes la malheureuse n'était guère en état de prêter un appui, de donner un conseil.

Et les promenades du soir continuaient.

Maintenant, ils exploraient, étendaient leur domaine. Ils s'enfonçaient dans des ruelles obscures et sinueuses, s'arrêtaient soudain devant des avenues éclairées, sillonnées de trams, ou devant ces rues vides, toutes blanches de globes électriques, qui découpent au cordeau la cité automobile de Levallois.

Le sens de l'habitude est si puissant, qu'ils saluaient au passage, d'un regard amical, des points de repère devenus familiers : un portail dont l'auvent rustique abritait deux gros lampadaires; une petite fenêtre toujours éclairée, aux vitres revêtues de photos sur verre ; un sinistre débit du bord de l'eau, dont le comptoir était fait d'une barque renversée.

Et Lucette s'extasiait. Elle prêtait du charme, de la poésie, de la beauté aux moindres recoins du décor, dans son fu-ieux besoin d'ennoblir et d'exalter l'aventure. C.r

elle voulait s'absoudre au nom de l'amour, du plus grand amour. Elle croyait aimer son mari. Elle se trompait. Elle aimait Chazelles. Comment expliquer autrement cette force irrésistible qui, l'éloignant de l'un, la poussait vers l'autre? Elle aimait Chazelles. De même qu'il avait prononcé les mots qu'on espère, il était celui qu'on attend.

Un jour de janvier qu'ils avaient rendez-vous à la porte Guersant, la neige s'abattit en tempête dès le matin, fondit l'après-midi et transforma la ville en un cloaque de boue glacée. Lucette pensa que Chazelles renoncerait à la promenade. Cependant, comme elle avait passé la fin de la journée près de sa mère, elle parcourut à pied la courte distance qui la séparait de la poterne.

Tout en suivant le petit sentier que les pas avaient à peu près déblayé au milieu du trottoir étroit, elle s'étonnait et se dépitait de

n'être pas plus affectée par la perspective de ce contre-temps, d'en éprouver autant d'espoir que de crainte.

Il en était ainsi chaque fois qu'elle attendait Chazelles, chaque fois qu'il arrivait en retard de quelques minutes au rendez-vous. Tant mieux, s'il ne venait pas. Ce serait un signe du sort. Elle s'en autoriserait pour ne plus venir à son tour. C'en serait fini. Puis, apercevant de loin sa robuste carrure, sa cape de feutre et son long manteau noir, elle s'avouait que le voyage dans l'ombre lui eût manqué, qu'elle en subissait toujours le trouble attrait. Et elle déplorait d'être ainsi partagée. Elle aurait voulu se jeter au gouffre d'un élan, d'une ardeur.

Personne à la porte Guersant. Elle ne s'était pas trompée. Il ne viendrait pas... Et comme elle s'apprêtait à revenir sur ses pas, un taxi, dont les pneus labouraient la neige fondante, vint ranger le trottoir devant elle. Chazelles

entr'ouvrit la portière. Il retint la main de Lucette :

— Vous ne pouvez pas rester dans cette boue. Venez. Venez.

Elle commença :

— Mais...

Il l'attira sans l'entendre. Et quand il eut refermé sur elle, le chauffeur partit sans demander d'adresse.

Elle s'écria :

— Où allons-nous ?

Il répondit gaîment :

— Au Musée. Nous y serons toujours mieux qu'ici. Nous recommencerons la visite de cet été. Nous ferons un pèlerinage à Watteau...

En effet, ils traversèrent à nouveau les salles vides et sonores, au parquet luisant, sous le regard des figures de cire figées dans la lumière crue de leurs loggias. En effet, ils s'arrêtèrent un instant devant l'exquise vision

de *L'Embarquement pour Cythère*. Seulement, Chazelles ouvrit la petite porte qui, par un escalier intérieur, donnait accès à ses appartements. Et, de la parole et du geste, il l'attira.

Cela, elle l'avait prévu, dès qu'elle avait su où les emmenait la voiture. Là même, tandis que la crainte d'être reconnue la rejetait au coin le plus obscur et l'éloignait de son compagnon, elle avait prévu qu'il chercherait à l'entraîner, et qu'elle céderait, qu'elle ne trouverait pas en elle la force de résister; que la voix mauvaise, sortie du plus secret de son être, s'élèverait plus impérieuse que jamais, étoufferait tous les appels de sa raison.

Tout cela, elle se l'était dit. Et elle se le répétait dans l'étourdissement de la course parmi les figures de cire, dans l'escalier obscur et tournant, dans l'étreinte plus pressante de son guide. Elle entendait à peine

les paroles qu'il lui murmurait à l'oreille, ses explications rassurantes : ils étaient seuls, son domestique absent ; il voulait seulement lui faire visiter son logis...

Ah! que lui importait toutes ces petites ruses, et tous ces biais et ces hypocrisies... Il lui fallait toucher le but, toucher le fond. Elle aurait au moins le courage et la franchise de s'obéir. Et, dans un retournement de sa nature, un total abandon de sa réserve qui trahissaient bien son impatience et sa tension, avec la crâne audace du plongeur qui sème en deux temps ses vêtements sur la rive, elle se jeta au bonheur.

Mais le plongeur, dès qu'il a touché le fond, remonte, d'un coup de talon, vers la lumière, vers le ciel. S'il risque chaque fois sa vie, il goûte en retour cette joie de résur-

rection. Au plus creux de la chute, il trouve l'essor.

Et Lucette ne trouva pas l'essor. Elle l'appelait pourtant, de tous ses nerfs tendus, de tout elle-même. Les yeux rouverts, elle ne mesurait que la hauteur dont elle était tombée. Elle restait au fond de l'abîme, perdue.

Cette mélancolie qui l'avait effleurée au lendemain de son mariage, — et que la mystérieuse association des souvenirs liait pour elle aux aboiements de la meute, aux hurlements de la sirène, — l'enveloppait maintenant, lourde, écrasante, aggravée du poids de la faute inutile.

« Ce n'est que cela... » Elle ne le pensait plus dans l'ignorance et le trouble de l'initiation toute fraîche. Mais dans la déception consciente de la femme qui a cru se dépasser, d'un élan coupable, et qui retombe aux mêmes bornes.

Pourtant elle accepta d'autres rendez-vous.

Elle refit le pèlerinage à Watteau, reprit le petit escalier obscur et tournant. Elle ne renonçait pas à l'espoir d'oublier sa faute dans le plus grand bonheur. Elle s'acharnait à sa poursuite passionnée, voulant trouver, dans sa frénésie même, la preuve qu'elle aimait.

Elle refusait de se laisser arrêter par ces mesquines entraves qui avilissaient pourtant leurs rencontres : ce souci, nouveau pour elle, d'éviter la maternité, ces habitudes minutieuses et exigeantes de son amant... Ah ! Il était joli, le coup d'aile... Pouah !

Et cependant, elle le sentait bien : si elle avait aimé, rien ne l'eût sali. Au moins, ces promenades presque innocentes, dans l'ombre, lui eussent laissé un souvenir charmé. Tandis qu'elle évitait même de passer à Neuilly, de revoir au plein jour les étapes du voyage. Et, par moments, elle en venait à souhaiter qu'un incendie rasât cette banlieue, qu'il n'en restât plus de trace.

Non, elle n'avait pas l'excuse d'aimer. Ni même l'excuse d'être aimée. Elle se rendait compte qu'il avait profité de l'occasion offerte, qu'il avait étendu vers elle une main d'amateur et de dilettante, qu'il l'avait prise, aspirée comme sa cigarette, une pauvre chose qui brasillait sans flamme, et dont il ne restait qu'un peu de cendre et de fumée.

Ah ! Ils étaient loin de la passion, de la vraie passion en rafale, devant qui tout se courbe et s'incline... La passion d'une Mme Turquois qui, un jour, tombant frémissante chez Lucette, annonçait ensemble la grave maladie de son petit garçon — une inquiétante scarlatine — et le retour de son mari.

Il était accouru aux premiers symptômes du mal. Et, implorant du médecin un miracle, prêt à supplier à mains jointes — lui, le jovial sceptique — une intervention divine, il n'était plus, au chevet du petit malade, qu'un pauvre être affolé, en suspens, sans direction, débou-

lonné, pour qui les aventures ne comptaient plus, n'existaient plus, et qui n'ouvrait même pas les lettres de Mme Evenon. Et le tragique, dans le récit de cette femme, c'est qu'on la sentait à la fois déchirée par la crainte de perdre son enfant et si heureuse de retrouver son mari... Sous son angoisse de mère, perçait sa joie d'épouse, d'amante.

Lucette l'envia presque. Au moins, celle-là savait ce qu'elle voulait. Tandis qu'en elle, quel affreux désarroi... Naguère, au temps de ses promenades dans Neuilly, elle souffrait de toutes les attentions, de toutes les ferveurs de son mari. Elle croyait qu'il n'était pas de plus cruel petit supplice. Quelle erreur! Maintenant qu'elle s'était donnée toute, la torture devenait cent fois pire. Chaque fois que Paul s'approchait pour l'embrasser, la prendre, elle était tentée de reculer, de se refuser, parce qu'elle se jugeait indigne de ses caresses, parce qu'elle se révoltait à la

pensée du partage. Et elle était arrêtée dans sa retraite autant par la crainte d'éveiller les soupçons de son mari que par un grand besoin de tendresse humiliée. Mais quelle malpropreté, quelle profanation! Elle se faisait horreur.

Un soir qu'elle était en voiture avec Chazelles, — car elle s'enhardissait à parcourir ainsi la ville, par un maladif désir de provoquer le danger, de corser l'aventure, — elle vit Paul... Il cheminait doucement au long du trottoir. Il lisait un journal, à la lueur des réverbères et des devantures. Et si confiant, si loin de soupçonner qu'elle le frôlait presque aux côtés de son amant... D'abord, elle eut peur, la peur instinctive d'être surprise. Mais surtout un attendrissement infini la bouleversa, fait de remords, de pitié, d'attachement. Là, plus peut-être encore qu'aux bras de l'autre, elle prit conscience de le tromper, de le trahir. Elle fut tentée d'ouvrir la por-

tière, de s'élancer, de le rejoindre, de lui demander pardon, en pleine rue, à genoux. Et dans ce moment, elle n'éprouvait pour son amant que de la haine, cette haine où l'on confond le complice et la faute. Mais la voiture était passée...

La vie, de ce soir-là, lui devint intolérable. Elle ne parvenait pas à se détacher complètement de Chazelles, à résister à toutes ses sollicitations pourtant attiédies. Elle s'acharnait à faire jaillir l'étincelle. Il lui en coûtait trop de reconnaître décidément qu'elle n'avait obéi qu'à de la curiosité, à du vice. Ce n'était pas vrai! Elle n'était pas vicieuse! D'ailleurs, eût-elle achevé de rompre, le passé n'en subsistait pas moins. Et, en même temps, le mensonge lui pesait tellement que parfois elle ouvrait la bouche pour tout avouer à son mari. Oui, avouer, au risque des pires cataclysmes, avouer pour sortir du bourbier, pour en finir...

Puis, par un télégramme, Zonzon annonça ferme son retour pour le milieu de Mars, dans une huitaine. Trop tard, hélas! Trop tard pour la sauver. Et, au contraire, Lucette ne voyait plus en sa sœur qu'un juge trop clairvoyant qui saurait lui arracher la vérité, sans pouvoir l'absoudre.

Elle se débattait ainsi, dans une angoisse croissante, quand Mme Turquois lui annonça la convalescence de son petit garçon et son départ pour Brûlon, où le changement d'air achèverait de le rétablir. Son mari les accompagnerait. Alors, d'une impulsion :

— J'irai aux Barres, dit Lucette. Je vous aiderai. Je vous tiendrai compagnie quand M. Turquois devra s'absenter. Quand partez-vous?

— Demain.

— Nous ferons route ensemble.

Elle sautait sur l'occasion, sans songer plus loin. Échapper à Chazelles et à son

mari, à la faute et au remords, retarder du même coup le premier regard de Zonzon. Et là-bas, dans la retraite, dans la solitude, prendre une résolution. Mais, avant tout, s'enfuir...

# VI

Ce que Lucette allait être surprise et contente... Une idée de Zonzon, de tomber chez sa sœur, sans prévenir, au saut du train. On ne l'attendait que le lendemain. En empruntant la ligne de paquebot qui touche à Cherbourg, elle avait pu gagner un jour sur son horaire.

Dès la gare, après une nuit de chemin de fer, sans passer chez elle, sans se

débarrasser même de la suie du wagon, encore roulée dans son cache-poussière, elle piquait droit sur le petit hôtel du Champ-de-Mars, dans la hâte de revoir Lucette et aussi d'oublier, près de sa meilleure amie, la fin du beau voyage, ces huit mois de grand jour et de liberté...

— Madame est là?

Le domestique, bienveillant mais fermé, lui répondit :

— Madame n'est pas à Paris. Mais Monsieur est ici. Si Mademoiselle désire que je prévienne Monsieur.

Lucette partie, sans son mari? Qu'est-ce que ça signifiait?

— Je crois bien que je désire !...

Elle suivit le valet de chambre jusqu'au cabinet de travail, où, dans la pleine lumière, Paul écrivait derrière des piles amoncelées de gros livres fleurant bon l'impression toute fraîche, le fameux ouvrage sur la Troade. Il

se leva, courut à elle. Mais sous les mots de bienvenue, de surprise et de fête, dans sa poignée de main trop nerveuse, perçaient sa gêne et sa préoccupation.

— Qu'est-ce qu'on m'a dit : Lucette n'est pas là? Où est-elle?

Il s'assit derrière son bureau, comme s'il eût voulu retrancher son trouble derrière ses livres. Et la voix mal assurée :

— Lucette est partie pour les Barres, depuis cinq jours.

Zonzon s'était laissé tomber dans le fauteuil qu'il lui avait avancé :

— Aux Barres, en mars?

— Oui, le petit garçon de Mme Turquois a eu cet hiver une fièvre scarlatine très violente. Peut-être Lucette vous l'a-t-elle écrit. Dès que l'enfant a été transportable, sa mère l'a emmené à Brûlon, pour le changer d'air, hâter la convalescence. Lucette a exprimé le désir d'assister son amie, au moins pour

quelques jours. Elle a confié Paule à sa grand-mère Savourette...

Vraiment alarmée, Zonzon l'interrompit.

Elle aimait trop Lucette pour s'arrêter à de vains scrupules de discrétion. Elle voulait la vérité :

— Voyons, voyons, qu'est-ce que c'est que cette histoire-là? Ça ne tient pas debout.

Paul se pencha vers elle. Ses traits ne cachaient plus son inquiétude :

— Écoutez, Suzanne (Il s'obstinait à ne pas l'appeler Zonzon, malgré ses reproches) Je ne veux pas feindre avec vous. Au surplus, j'étais résolu à me confier à vous. Et seule votre arrivée imprévue m'a pris de court. Les choses se sont bien passées comme je viens de vous le dire. Lucette ne m'a pas donné d'autres raisons de son départ. Mais je sens, je suis sûr qu'il y en a d'autres. Je veux les découvrir. Et je comptais vous demander de m'y aider. Ah! La pensée qu'il y a entre

nous quelque chose de caché, nous qui vivions si confiants, si unis, cette pensée-là — surtout maintenant que je l'exprime, que je la précise dans des mots — me bouleverse à un point que vous ne pouvez pas imaginer.

— Enfin, demanda Zonzon, elle est partie à la suite d'un incident quelconque? Vous lui avez offert de l'accompagner, naturellement?

— Oui. Dès qu'elle m'a fait connaître son intention — tenez, c'était un soir, après dîner, dans ce bureau — je lui ai tout de suite proposé de la suivre. Elle a aussitôt cherché à m'en détourner. Mon livre, disait-elle, allait paraître. Ma présence à Paris était nécessaire. Elle partait en garde-malade. C'était son rôle et non le mien... J'ai insisté. Alors, elle m'a avoué que nous étions beaucoup sortis, que l'hiver l'avait fatiguée, qu'elle avait besoin de faire une retraite, une cure de repos. Bref, elle m'a supplié de la laisser partir seule... De mon côté, je résistais. Cela a été notre

premier froissement, notre premier assaut. Et puis, j'ai fini par céder... Que voulez-vous ? Je crois avoir quelque énergie, mais j'ai toujours plié devant elle, tant il m'était doux de lui faire plaisir. Cette fois encore, j'ai reculé, j'ai rompu. Mais non sans surprise, sans révolte, ni sans chagrin...

Zonzon ne savait que penser.

— Elle n'avait pas un malaise quelconque? Elle n'était pas dans une mauvaise disposition? Avec les femmes, est-ce qu'on peut jamais savoir jusqu'où le corps réagit sur l'esprit?...

Il répondit, en homme qui a ressassé ses inquiétudes :

— A peu près depuis votre départ, son humeur a changé. Elle est devenue inégale, instable. Voyez-vous, il me semble que rien ne m'échappe, sinon de sa pensée, au moins de son apparence, tellement je vis pour elle, les yeux sur elle. Eh bien, cet été elle m'a

paru lasse et triste, par périodes. Elle perdait cet entrain contenu, vous savez, où se mêlent si joliment sa réserve et son ardeur. Je l'ai interrogée, je lui ai offert de choisir des distractions. Elle m'a juré qu'elle n'avait rien, qu'elle n'avait besoin de rien. J'ai attribué son malaise à la saison. Nous sommes rentrés à Paris. Notre hiver a été en effet assez animé, assez épars. L'agitation, le mouvement semblaient plaire à Lucette et je me gardais bien de l'enrayer. Elle était gaie, d'une gaîté un peu nerveuse, à éclats. Puis, peu à peu, elle s'est assombrie de nouveau, plus mystérieuse que jamais. Tour à tour elle avait des élans, des retraites, de ces imperceptibles, de ces abominables retraites où il semble que la peau se contracte sous la main qui l'effleure... Jusqu'au jour où elle a saisi cette occasion de s'enfuir, oui, de s'enfuir...

Il se leva, fit quelques pas, les regards au tapis. Puis s'arrêtant devant Zonzon :

— Je vous en prie, Suzanne, rendez-moi un grand service. Voyez-la. Confessez-la. Vous vous aimez, toutes les deux. Vous la connaissez. Vous avez une forte influence sur elle. Moi, je n'ose plus l'interroger. J'ai peur de la froisser, de la refermer. Ah ! Tenez, pendant ces cinq jours, la tentation m'a souvent pris de sauter seul dans mon auto, de bondir d'un trait jusqu'aux Barres, de lui crier : « Qu'est-ce que tu as ? » Et puis je renonçais. D'abord, j'ai promis de la laisser seule. Ensuite, à quoi bon ? Avant même qu'elle ne fronce le sourcil, qu'elle ne laisse échapper un signe d'ennui, je tremble que mon insistance ne l'excède. Et si au contraire elle me répond d'un mot de tendresse, alors je sens mon cœur se fondre et je n'ai plus envie que de la remercier, de lui rendre grâces, tout bas. Je ne peux pas parler devant elle. Je ne peux pas. Ah ! On ne parle jamais assez...

De nouveau il avait repris sa marche à travers le cabinet de travail. Et la noblesse de cette pièce, sa solennité de chapelle, son recueillement de sanctuaire, accusaient encore l'agitation, la misère de ce malheureux.

— Si vous saviez ce que j'endure. Parfois, il me semble qu'elle s'est éloignée de toutes façons, de cœur, de pensée comme de fait. Non, non, c'est impossible. Ce serait trop cruel. Et trop injuste. A tout instant, je m'interroge : « Qu'est-ce que j'ai fait? » ou : « Qu'est-ce que je n'ai pas fait? » Je creuse, je creuse, et il y a maintenant en moi comme un trou noir sans fond, à donner le vertige... Ah! Je comprends que ceux qui vont mourir trouvent la vie si passionnément bonne. On ne sent combien on aime un être que quand on est menacé de le perdre. Tout me manque d'elle. Son visage, sa silhouette, ses gestes, sa voix, son parfum et mille petits détails qui faisaient mes délices, une inflexion, une

expression, un pli de paupière, un coin de lèvre, la courbe de ses cheveux... est-ce que je sais, moi... Enfin, je ne suis plus qu'une loque, un vêtement vide et jeté sur un siège.

Il posa sa main brûlante sur l'épaule de Zonzon :

— Suzanne, il faut que vous me la rendiez, que vous me rendiez la vie. Je remets notre sort dans vos mains. J'aime, j'admire votre force, votre santé morale. Si parfois, secrètement, votre belle audace m'a effarouché, la faute en est à l'éducation que j'ai reçue. Mais j'ai une confiance absolue en vous, en votre jugement. De vous, je suis prêt à tout entendre, à tout croire.

Elle se leva, lui tendit la main :

— Je ferai ce que je pourrai. Je partirai cet après-midi.

Tout en l'accompagnant jusqu'à la rue, il s'excusait de lui imposer ce surcroît de fatigue, après une semaine de paquebot, une

nuit de train. Elle plaisanta, pour lui donner confiance :

— Au contraire. C'est très commode. Je suis déjà en costume de voyage.

# VII

Au fond, Zonzon était très alarmée. Et son inquiétude grandit pendant ces deux heures de wagon sous le ciel froid, parmi la campagne encore défeuillée, qui montrait la terre. Qui ne connaît, pour l'avoir éprouvé au moins une fois dans sa vie, ce supplice irritant de voyager sous l'oppression d'une énigme dont on attend la solution au but?

Énervé de vaine impatience, on accueille et on repousse cent hypothèses, on esquisse des plans qu'on efface ensuite. Et l'on sent dans sa tête la pensée tourner à l'allure et au rythme des roues sur le rail.

Puis, l'anxiété de Zonzon s'avivait encore d'un scrupule. Ce trouble — inconnu, mais évident — jeté dans le ménage de Lucette, ce trouble qu'elle souhaitait passionnément de découvrir et de guérir, qui sait si elle ne l'eût point évité par sa présence? Elle en aurait guetté les symptômes, chaque jour. Elle aurait veillé. Mais elle était partie, pour le beau voyage... Est-elle donc vraie, cette loi d'équilibre qui veut que tout bonheur soit balancé par un malheur, de même que sur toute la terre, à chaque seconde, une naissance balance une mort?

A Sens, elle prit une voiture à la gare, pour franchir les quatre kilomètres qui la séparaient de Brûlon. Elle n'avait pas voulu

annoncer son arrivée, afin de ne pas mettre sa sœur en défense.

Mais elle regretta sa tactique, au cri presque douloureux, devant le visage presque terrifié de Lucette, accourue à la grille au coup de cloche. Et tandis qu'elles se jetaient sans paroles aux bras l'une de l'autre, Zonzon décidait de temporiser. Elle n'obtiendrait rien en brusquant l'attaque.

Lucette, la première, dénoua l'étreinte. Et très vite :

— Mais tu ne devais rentrer que demain?... Comment as-tu su que j'étais ici?.. Tu as vu Paul?

Zonzon l'entraînait vers le château :

— Mais oui, mais oui. Je te raconterai tout ça. Cristi, ce que j'ai eu froid, sur cette route...

La pleine chaleur du calorifère dès le vestibule, la montée claire du grand feu de bois dans la bibliothèque, le thé fumant parfumé

de citron, eurent vite fait d'épanouir la voyageuse :

— Ah! Ça va mieux.

La première alerte et la première surprise passées, Lucette cherchait à se rassurer. Comment la présence d'un même être peut-elle inspirer à la fois tant de joie et de crainte? Ah! Certes, malgré l'appréhension de la rencontre, malgré le tumulte que soulevait en elle la seule vue de sa sœur, Lucette était bien heureuse de retrouver sa grande, sa vaillante... Et, en même temps, elle redoutait la clairvoyance de Zonzon.

La solitude et la méditation ne l'avaient pas apaisée. En elle, c'était le même trouble qu'au premier jour, la même terreur de l'avenir, le même besoin de fuir la faute et le remords, de se fuir. Ah! pouvoir cacher, enfouir sa honte jusqu'à l'oublier. Et elle se terrait au gîte comme une bête malade qui tremble d'être découverte.

Et voilà que Zonzon la relançait. Elle en venait à maudire cet ascendant, ce pouvoir presque magnétique que l'aînée exerçait sur elle. Lucette sentait en éveil cette tendresse de mère, ce flair subtil d'amoureuse, ce regard de médecin. Des terreurs absurdes la traversaient. Zonzon allait peut-être la trouver changée, lire la vérité dans ses yeux, sur ses lèvres, à quelque empreinte nouvelle laissée sur son visage?

Mais non, pourtant. Zonzon bavardait gaiement. Quand deux être chers reprennent contact après une longue absence, ils ne rentrent que lentement en possession l'un de l'autre. Une étrange pudeur les retient de se livrer trop vite, de se parler tout de suite cœur à cœur. Ils n'échangent d'abord que des propos neutres, en surface. Zonzon racontait des incidents du retour. On menait joyeuse vie sur le paquebot. La veille de l'arrivée, un peu trop émus de champagne et de coktails,

des passagers n'avaient-ils pas erré en circuit le long des couloirs, à la recherche de leurs cabines, jurant qu'on avait changé les numéros des portes, ou retourné bout pour bout le navire?

Une sonnerie de téléphone retentit, drue et longue. Lucette sursauta. Qui la demandait? Son mari, sans doute. Il l'appelait tous les jours. Un raffinement de supplice pour elle, ces courtes causeries. Elle craignait toujours de s'y trahir. Au moins, quand on répond par lettre, on réfléchit. Même, dans une conversation face à face, on prend des temps; la physionomie de l'interlocuteur avertit de ses intentions. Tandis que là, ce sont les voix toutes nues qui se croisent et se pressent, comme les épées dans un assaut. Justement, Paul n'avait pas téléphoné de la journée. Elle avait décroché l'écouteur de l'appareil posé sur la table :

— Allo... Qui est là?

Les paroles claquèrent, toutes proches :

« — C'est moi... Lucien Chazelles.

Il lui sembla qu'elle se rétrécissait, tout le sang reflué au cœur en un bloc lourd. Et Zonzon qui la regardait, qui attendait.. D'instinct, Lucette serrait les récepteurs contre ses oreilles, comme pour empêcher les mots de se répandre dans la pièce. Et si elle coupait net la communication? Mais il était prudent de savoir ce qu'il voulait. Et puis, le geste intriguerait Zonzon. La receveuse insisterait, la rappellerait. Elle y renonça et, sur un ton qu'elle s'efforçait de rendre indifférent :

— Ah! c'est vous...

Dès qu'il l'eut reconnue à la voix :

« — Oui, votre mari m'a appris hier votre départ. Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas averti? Que s'est-il passé? Rien de grave?

— Je suis partie brusquement. Une amie à assister... Un enfant malade...

Mais les propos se chevauchaient. Avant qu'elle eût achevé, il reprit :

« — Écoutez. Permettez-moi d'aller vous voir là-bas...

Elle répondit violemment :

— Non, non. C'est impossible.

Oh! avoir ces deux écouteurs rivés aux oreilles, la tête pleine à éclater de ce crépitement et, devant les yeux, ce témoin inoccupé, muet, espion malgré lui, qui, tout naturellement, s'ingénie à comprendre l'entretien dont il n'entend que la moitié... Chazelles continuait :

« — Il faut absolument que je vous voie. On m'offre une trésorerie générale, à Draguignan. On demande une réponse urgente. Je tiens à m'entendre avec vous...

Elle répéta :

— Non, non. Je ne veux pas.

Il insistait :

« — Mais si, voyons. J'ai tout combiné. Je

prends le train demain matin. J'arrive à pied pour passer inaperçu. Fixez-moi un rendez-vous.

Par quels mots, comment lui refuser? Ne lui avait-elle pas donné le droit de tout exiger d'elle? Il croyait sans doute à quelque caprice. Car il ajoutait, d'un ton riant mais décidé :

« — Eh bien, si vous ne voulez pas, j'irai sonner à votre grille, et vous faire une visite...

A tout prix, il fallait l'empêcher de venir. Elle s'affola, perdit pied :

— Je vous dis que c'est impossible. D'ailleurs, je ne suis pas seule. Ma sœur est ici... près de moi.

Puis, certaine de l'avoir arrêté, elle balbutia un bref au revoir et raccrocha les récepteurs. Mais elle n'osait pas regarder sa sœur et s'attardait à sonner la fin de la communication.

Alors, très simplement :

— Qui est-ce ? demanda Zonzon.

Il fallait répondre. Elle n'eut pas le temps d'inventer.

— Lucien Chazelles.

Et, en prononçant ce nom, elle se sentit rougir, rougir, envahie d'une onde de sang qui lui brûlait les pommettes, le tour des yeux, le front, une poussée d'autant plus violente qu'elle s'efforçait plus d'en refréner l'élan. Et, à travers cette brume rouge où elle aurait voulu disparaître, s'anéantir, elle entendit encore la voix maintenant soupçonneuse :

— Et il voulait venir te voir ici, te croyant seule ?

Mais avant d'avoir pu trouver une réponse, elle se sentit happée par deux bras impérieux et tendres, pressée, blottie contre une chaude poitrine. Et la voix de Zonzon, ferme et douce comme l'étreinte :

— Alors, c'est ton amant ?... Allons, ne te

cabre pas. Ah ! Ce n'est pas le moment de se dérober, de jouer à cache-cache. Nous n'avons pas le temps aujourd'hui. Finies, ces manières-là. Il y va peut-être de ton sort, mon pauvre petit, de celui de ton mari, de ton enfant... Je peux t'aider à voir en toi, à découvrir le mal, à le guérir. Tu n'as pas le droit de te taire. Parle, ma chérie, parle tout de suite.

Zonzon l'entraîna vers un fauteuil, s'assit, la prit sur ses genoux, la berça :

— Tu penses bien que je ne vais pas te gronder, te faire des sermons. Le passé, ce n'est pas intéressant, puisqu'on n'y peut rien. Quand on s'est trompé de route, ce qu'il faut savoir, c'est où on est, et où on va. Maintenant, raconte, bien sagement...

Et par une de ces déterminations soudaines qui nous semblent au rebours de notre caractère, qui parfois nous surprennent et nous emportent, brusquement Lucette se décida.

Puisque sa sœur l'avait si vite devinée, à quoi bon s'épuiser en ruses et en mensonges? Il faudrait, en effet, bientôt prendre un parti, choisir une route. Autant se fier au bon guide, lucide et sûr.

Alors, le front niché dans le cou de Zonzon, elle goûta l'amer réconfort de la confession. Elle dit la journée d'Issy, la visite au musée, l'attente sans but, l'espoir sans objet, l'inquiétude sans raison, l'hiver tout pailleté, enfin tous les degrés de la descente, jusqu'à la chute, puis la déception secrète, l'odieux des gestes de l'amour sans l'amour, l'horreur du mensonge croissant avec le dégoût, enfin le besoin et l'occasion de s'enfuir...

Zonzon l'avait à peine interrompue. Tout juste, de temps en temps, le « oui » attentif et réfléchi du docteur qui écoute son malade. Et Lucette avait vraiment l'impression d'être aux mains du médecin qui se renseigne, qui

coordonne les indices, investit le mal, avant d'émettre un diagnostic.

Même, lorsqu'elle acheva, lorsqu'elle se hasarda à relever la tête, elle crut voir aux yeux de sa sœur une lueur de divination, ce beau regard avivé auquel vient d'apparaître la vérité...

Mais Zonzon demanda simplement :

— Et maintenant, que comptes-tu faire? Tu ne peux pas rester ici indéfiniment. Ton prétexte va s'user, cette convalescence du jeune Turquois. Il guérira, ce petit. Et surtout ton mari se lassera. Alors?

Lucette s'étreignait les tempes, à deux mains :

— Je ne sais pas... Je te jure que je ne sais pas. J'ai saisi l'occasion, je suis partie, comme le voleur traqué saute dans la voiture qui passe, sans savoir où il va, pour échapper, pour fuir...

Elle se leva, s'accouda à la cheminée. Le

crépuscule tombait. Les reflets du grand feu de bois dansaient sur le tapis.

— Voyons, voyons, dit Zonzon. Tu n'as le choix qu'entre deux partis. Rentrer ou ne pas rentrer chez toi. Et encore. Si tu ne rentres pas, si, par exemple, tu retournes rue Guersant chez nos parents, ou chez moi — car je ne supposes pas que tu veuilles rejoindre ce Chazelles — ton mari te relancera. Il respecte tes caprices. Soit. Mais il y a des bornes. Il exigera des explications. C'est son droit. Qu'est-ce que tu lui répondras?

— Eh bien, j'avouerai! s'écria Lucette. J'y serai forcée. Tant mieux! Il y a longtemps que j'y pense. Même si je rentrais à la maison, je ne pourrais pas vivre devant Paul avec ce perpétuel mensonge entre nous. Je le sais. J'ai essayé... Ah! oui, c'est stupide, ces scrupules tardifs. Il aurait fallu les avoir avant, n'est-ce pas? Mais on n'est pas la même femme, avant et après. On ne sent

l'étendue et le poids d'une faute que quand on l'a commise...

Et s'exaltant :

— A quelque endroit que je me retrouve devant Paul, je ne veux plus, je ne peux plus me taire. Il sera mon juge. Il décidera. Il me chassera ou il me gardera. Mais au moins, j'aurai expié. Je n'aurai plus rien de caché pour lui. Oui, oui, je parlerai...

Mais Zonzon l'interrompit, toute jetée en avant d'un geste de prière et de commandement :

— Ne fais pas ça, Lucette, ne fais pas ça!... Mon pauvre petit... Mais songe donc. Il ne te comprendrait pas. Voilà le vrai point de vue. Les mobiles qui t'ont poussée, les suggestions auxquelles tu as obéi, il ne se les expliquerait pas. Il te jugerait d'après d'autres lois que celles qui t'ont menée. Les femmes ont des raisons que les hommes n'ont pas... Et, fatalement, son arrêt serait injuste. Injuste

en ses termes, injuste en ses conséquences...

— Cependant, s'il pardonnait? dit Lucette.

— Mais le pardon lui-même porte à faux parce que l'homme ne sait pas ce qu'il pardonne à la femme! Et l'on ne pardonne bien que ce qu'on comprend bien. Encore une fois, les deux sexes ne parlent pas le même langage. Et cette mésentente, qui fausse le pardon, fausse aussi ses suites. Elle impose désormais à l'un et à l'autre des sentiments injustes, des tortures qu'ils n'ont pas méritées. Pour lui, l'orgueil blessé, l'amour flétri, la désillusion, l'amertume, le doute invincible. Pour elle, l'humiliation, le joug de l'indulgence. Pour tous deux, la piqûre continuelle des allusions que le hasard apporte, une vie en sursis, empoisonnée, gâchée...

— Ah! Zonzon, gémit Lucette.

— Mais pourquoi courir le risque d'une telle existence, quand rien n'y contraint?

Pourquoi aller au-devant d'un jugement vicié d'avance?

— Ah! Je serais mal venue, dit Lucette, de parler aujourd'hui de droiture et de probité. Cependant il me semble...

Zonzon l'interrompit encore :

— La probité n'est plus maintenant où tu la places. Elle n'est pas dans l'aveu. Vois-tu, il y a une loi qui nous régit inconsciemment : la loi du moindre effort. Eh bien, il y en a une autre qui doit nous régir consciemment : la loi du moindre tort. Au point où tu en es, le moindre tort que tu puisses faire à ton mari, c'est de le laisser dans l'ignorance. Il faut qu'il garde sa foi...

— Et moi mon remords..

— Tu ne penses qu'à toi! s'écria Zonzon. Vous êtes tous les mêmes. Ton remords s'apaisera. Je sais, moi, je sais comment et pourquoi tu l'oublieras. Tandis que si tu parlais, la foi de ton mari en toi serait à jamais

ébranlée. Pense donc un peu à lui, que diable! Il t'adore. Il t'adore mal, mais il t'adore. Si tu l'avais vu comme je l'ai vu, affolé par cette absence où il ne voit cependant qu'un caprice ou un malaise. Il vit à peine, avec des sursauts, comme une lampe qui baisse. Rallume-la, bon sang! Ne la laisse pas s'éteindre. Ah! Non, Lucette, n'avoue pas. Ne fais pas ça. Ce serait la dernière faute, la vraie faute.

Il faisait presque nuit. Seules, les lueurs changeantes du foyer les éclairaient toutes deux.

— Alors, dit lentement Lucette, tu es d'avis que je rentre et que je me taise?

— Eh parbleu! oui. Tout à l'heure, pendant que j'écoutais ton aventure, la vérité m'apparaissait lumineuse, transparente. Je lui voyais les dessous! Et elle me conduisait au point où je t'amène.

Lucette, sombre, murmura :

— Je ne pourrai jamais...

— Tu le pourras, dit fermement Zonzon. Mais réfléchis donc. Si tu parles, que te reste-t-il, quelle planche de salut, en dehors de la solution médiocre du replâtrage, du pardon? Le scandale, le divorce. Je n'y crois guère. Car ton mari t'aime trop pour le demander, l'accepter même. Mais admettons. Alors tu retombes sur le gros écueil qu'on n'a pas encore pu faire sauter. Le cas de l'enfant, le mioche écartelé... Allons donc! Et pense encore aux autres, à nos parents, qui te croient heureuse, dans leur quiétude, à ce brave homme de Duclos, pour qui le bonheur de son fils est la raison de vivre...

— Je ne pourrai pas, répéta Lucette. Tu oublies justement que Paul est riche... Si je me taisais, j'aurais l'air de vouloir garder tous les avantages de la fortune, au prix d'un mensonge.

— Aux yeux de qui? Ni aux tiens ni aux

miens, je pense. Et nous serons seules à le savoir. Alors?... Je te dis que tu pourras te taire sans t'avilir. Et pour une raison simple et qui dispense de toutes les autres, c'est que tu aimes ton mari...

— Ah! s'écria Lucette, d'une voix désespérée, est-ce qu'on peut prétendre aimer celui qu'on a trahi, dupé, volé?

— Oui, Lucette, oui, on peut le prétendre. Parce que nous ne sommes pas des êtres simples, tout d'un bloc, tout d'une pièce. Voilà la grande erreur. Nous sommes bien plus complexes, bien plus divers que nous ne le croyons, qu'on veut nous le faire croire. Chacun de nous est comme un livre dont les feuillets ne se répètent pas. Nous-mêmes, nous n'en savons pas déchiffrer toutes les pages. Et nous savons encore moins d'où vient le vent qui les fait tourner... Tu l'aimes, Lucette. La preuve en est dans ton besoin de le prendre pour juge, de ne lui rien cacher, de recevoir de lui l'ab-

solution ou le châtiment. Si tu ne l'aimais pas, tu n'aurais pas songé même à le fuir!... Il habite en toi. C'est son image seule qui te hante et t'agite. Il reste le maître de ta pensée. Le maître auquel tu as désobéi, soit. Mais sans doute parce qu'il n'a pas su se faire obéir. Ah! Lucette, les petites ficelles qui font danser la marionnette ne sont pas toujours faciles à démêler. Que de choses ne m'apparaissent qu'aujourd'hui!... Trop tard pour t'éviter l'embardée, ma pauvre chérie. Mais à temps, j'espère, pour te ramener dans la bonne ligne et t'y laisser en sécurité...

— Quelles choses? Que veux-tu dire, interrogea Lucette.

— Rien, rien... Mais aie confiance en moi, Laisse-toi guider, tu verras.

La femme de chambre frappa, puis annonça M. et Mme Turquois. Lucette donna de la lumière.

— C'est vrai, expliqua-t-elle. Turquois

devait arriver cette après-midi. C'est pourquoi j'ai pu quitter sa femme plus tôt, aujourd'hui. Sans doute, ils s'arrêtent en passant.

Et dans le brouhaha des propos d'accueil, Zonzon se félicita de l'arrivée du couple. Car, peut-être, dans son ardeur à vaincre, se fût-elle laissé entrainer, sinon à engager, du moins à démasquer ses réserves, sa plus forte raison d'espérer. Et cette raison-là, Lucette ne devait pas la connaître.

Non, à aucun prix, elle ne devait connaître cette vérité secrète que son récit même avait fait jaillir aux yeux de Zonzon, le malentendu formidable soudain apparu, en pleine lumière, éblouissant.

Ah ! le jour où Lucette lui avait affirmé, avec de petits airs entendus, qu'elle était heureuse, « tout à fait heureuse » aux bras de son mari, Zonzon aurait dû se roidir contre cette maudite peur des mots qui la paralysait devant sa sœur, et insister, préciser et vider la ques-

tion jusqu'au tréfonds... Parbleu! Lucette était de bonne foi. Est-ce qu'une honnête femme doit être instruite en ces matières-là, et savoir jusqu'où doit aller son plaisir? Fi donc! De bonne foi, elle s'était trompée. Non, elle n'était pas tout à fait heureuse. Elle n'avait pas atteint le sommet aigu de la joie. Toute sa confession le criait.

Presque classique, l'aventure. On croit céder à l'attrait de l'inconnu, du fruit défendu, du plus grand amour... On cherche simplement le frisson qu'on n'a pas. Du premier pas jusqu'à la chute, Lucette, inquiète, inconsciente, n'avait fait qu'obéir à l'appel de ses sens. Comme tant d'autres, dans cette marche à l'amant, elle n'était guidée que par l'espoir confus du coup de bonheur qui lui manquait.

Heureusement, elle était tombée sur Chazelles, un avide égoïste, préoccupé de lui, de lui seul. Là encore, pas d'erreur possible. L'ex-Madame Chazelles avait la confidence trop

facile pour qu'on en ignorât. Et le naïf dégoût qu'elle avouait à qui voulait l'entendre, aussi bien à Zonzon qu'à Mme Savourette, suffisait à éclairer un esprit averti. Chazelles était de ceux qui se penchent uniquement sur leur plaisir, sans souci d'éveiller celui de leur compagne. Il l'avait dégustée comme un mets friand, une œuvre d'art. Est-ce qu'on pense au plaisir du plat qu'on mange, du tableau qu'on regarde?

Heureusement. Car si Chazelles avait révélé Lucette à elle-même, il en eût fait sa chose. S'il avait fait jaillir en elle la source de délices, il lui serait devenu précieux comme la vie même. Il l'aurait rivée à lui. Tandis que, sans le savoir, elle s'était détachée parce qu'elle était déçue.

Donc, le mal était réparable. Ni le mari ni l'amant n'avaient ouvert à Lucette la terre promise. Mais elle y pouvait encore pénétrer. Aux bras de Paul lui-même, parbleu! de Paul mieux avisé.

Car il avait péché, lui, non par égoïsme, mais par ignorance. Un amoureux ? Soit. Mais un amoureux qui ne sait pas l'amour. Il avait fallu, pour s'y tromper, les petits airs satisfaits de Lucette, ce néfaste malentendu... Instruit de sa maladresse et des moyens de la réparer, il prendrait sur Lucette cet empire que toute son adoration trop chaste n'avait pas su lui gagner. Et quant à elle, satisfaite à son insu, pleinement contentée, elle n'irait plus chercher ailleurs ce qu'elle trouverait chez elle... Ah! dame, la tâche était délicate, d'éclairer les trente ans de ce garçon. Mais l'enjeu valait qu'on risquât la partie.

Moyen scabreux, certes. Mais moyen unique de remettre et surtout de maintenir Lucette dans la bonne ligne. Sans la vigoureuse impulsion du coup de bonheur, elle s'exposait à de nouveaux écarts. Si, de retour au foyer, son secret appétit n'était pas satisfait, si elle

avait encore faim, elle serait reprise des mêmes défaillances. Et il se trouverait toujours un galant pour la soutenir à ce moment-là. Pas besoin de chercher loin. Est-ce qu'au premier signe de vertige, Turquois, par exemple, ne serait pas là pour la recevoir dans ses bras?

Il suffisait de le regarder d'un peu près, en ce moment même, dilaté dans la chaleur du calorifère et la gaîté du feu, dans la lumière rousse des bulles électriques, l'air parfumé de thé et de citron, et surtout dans l'intimité de trois femmes... Oh! un Turquois assagi par l'alerte, par ses angoisses au chevet du petit malade, — plus séduisant, peut-être, dans sa nouvelle manière attendrie et fondue, — mais dont se réveillaient, en détente, le flair et les convoitises d'amant.

Celui-là guettait Lucette. Il l'avait déjà pressentie. Un jour, en riant, elle l'avait avoué à sa grande. Il attendait son heure. Eh bien,

cette heure sonnerait. Oh! pas maintenant. Mais elle sonnerait, si Lucette, inapaisée, poussée par l'obscur et puissant instinct, continuait de chercher, faute d'avoir trouvé.

Lorsque la femme ne se borne pas à un homme, c'est qu'elle n'a pas reçu de lui ce qu'elle en attendait inconsciemment. Peut-être un autre la comblera-t-il? Ce n'est pas celui-là? Un autre encore... Et elle se lance alors dans cette poursuite exaspérée du bonheur qu'elle ignore et qu'elle veut, dans ces aventures où l'amour n'a plus de part, cette dégringolade de chute en chute, de mains en mains, où elle se détraque et s'amoindrit. Non, non, à tout prix, il fallait éviter un pareil sort à cette petite Lucette, si délicate, si sensible, si bien faite pour le bonheur unique. Il fallait que Paul connût le péril et sût y parer.

Mais de ces clartés, de ces projets, Lucette devait tout ignorer. Car elle se refuserait sans

doute à penser qu'elle n'avait attendu, recherché qu'un bonheur matériel. Comme tant d'autres, elle croyait rouvrir un idéal trop pur, trop romanesque, pour admettre qu'il prît racine dans sa chair. Comme tant d'autres, elle avait de l'amour une notion trop mystique pour concevoir qu'une jouissance physique en fût le sommet, la clef de voûte. Elle se cabrerait à l'idée que son sort dépendait de la satisfaction d'un besoin si grossier. Et aussi, avertie de l'existence d'une volupté précise, elle l'épierait et la goûterait moins, de l'avoir attendue. Il lui répugnerait de n'y voir que l'effet d'un peu d'attention, d'habileté, d'un tour de main. L'envers du décor lui dépoétiserait la pièce. Non. Il fallait que l'extase la surprît en coup de foudre, l'éblouît, lui apparût comme le signe divin de son salut... la révélation.

Si Zonzon, malgré sa promptitude de jugement et sa foi dans le succès, avait hésité devant l'audace de son projet, certaine rencontre matinale eût achevé de la décider à l'action.

Sur les instances de sa sœur, elle avait ajourné son départ au lendemain, afin de prendre un peu de repos et de ne pas voyager deux nuits de suite. Pendant la soirée, répétant ses arguments, renouvelant ses assauts, elle avait enfin ébranlé Lucette. Elle la laissait à peu près disposée à reprendre la vie commune et à garder le silence, au moins à titre d'essai. Zonzon n'en demandait pas davantage.

Levée tôt, elle parcourait le jardin encore dénudé. Et comme le hasard l'acheminait vers la grille, elle se heurta à M. Duclos...

Elle n'ignorait pas que, sans cesse en route, il passait souvent aux Barres, entre deux trains ou deux courses d'auto, afin d'y jeter le coup d'œil du maître. Cependant, cette apparition imprévue l'inquiéta. Était-ce une simple coïncidence qui le faisait tomber là pendant le séjour de Lucette? Il l'eut vite édifiée. Dès les bonjours échangés, il se campa, les pouces aux hanches, le ventre en bataille, les sourcils croisés :

— Ah ça, qu'est-ce qui se passe ici? J'arrive d'Algérie — oui, le chemin de fer de l'Oued-Mia, une grosse affaire — et, hier soir, à Marseille, je trouve une lettre de mon garçon. Sa femme est seule, aux Barres, pour soigner la scarlatine du petit Turquois? Elle laisse sa gamine à M^me^ Savourette pour dorloter le gosse des autres? Qu'est-ce que c'est que cette affaire-là? Du caprice, de la brouille? Elle est enceinte? Quoi? Vous devez savoir ça, vous?

Zonzon s'effrayait. Ce rude bonhomme, qui tombait là en obus, était capable de tout démolir. Elle essaya d'affirmer :

— Mais votre fils vous a dit la vérité. Lucette...

Il coupa :

— Allons, allons, Mam'zelle Zonzon, faut pas m'en conter. J'aime pas qu'on me roule, moi. Une petite madame comme Lucette ne s'installe pas seule, en mars, à la campagne, pour aider un mioche à changer de peau.... Y a quelque chose, je veux le savoir. Je le saurai. J'ai débrouillé des affaires plus compliquées que ça.

Évidemment, il saurait. Ce ne serait pas difficile. S'il abordait Lucette de ce ton brutal, du haut de sa puissance et de son argent, elle se révolterait aussitôt. Encore hésitante sur son attitude, elle verrait dans cet interrogatoire une indication du sort. Elle avouerait, elle lui jetterait la vérité à la face. Et elle se

perdrait, à jamais... Comment le maîtriser? Il continuait :

— Je ne veux pas qu'on fasse de la peine à mon garçon, moi. Il a voulu épouser cette petite Lucette. Affaire conclue. Le ménage marche. Bonne affaire. Mais si ça bat la ferraille, halte-là! Je m'en mêle. Je veux qu'il soit heureux. Il s'est marié pour ça...

Zonzon s'exaspérait. Il voulait du bonheur pour son argent, cet homme. Que faire? Elle eut l'intuition d'opposer la violence à la violence :

— Eh! mon cher monsieur, s'écria-t-elle, tout ne s'achète pas avec de l'argent. Surtout le bonheur. Ça serait vraiment trop commode et trop injuste. Faut quelquefois y mettre du sien et payer de sa personne!...

Interloqué, il se pencha, les yeux aigus :

— Quoi? Quoi? Qu'est-ce que vous dites?

Soutenue par l'espoir de le mâter, elle reprit :

— Êtes-vous bien sûr que votre garçon, comme vous dites, a fait tout ce qu'il fallait pour être heureux? Oui, en êtes-vous bien sûr? Il a reçu une éducation de luxe, modèle riche. C'est entendu. Mais il y a peut-être des lacunes. Il manque peut-être des volumes dans la bibliothèque. On ne peut pas tout savoir.

Intrigué, inquiet, il se croisa les bras, secoua la tête :

— Enfin, qu'est-ce que tout ça signifie?

— Rien de grave. Je dis simplement que nul n'est parfait, que nul ne peut s'aviser de tout. Dans un ménage, les torts sont souvent réciproques.

— Vous voyez bien qu'il y a de la brouille! s'écria M. Duclos.

— Un malentendu, rectifia Zonzon en souriant. Seulement, voyez-vous, monsieur Duclos, vous devriez me laisser le dissiper. Je suis venue pour ça...

— Pourtant...

— Je vous assure, poursuivit fermement Zonzon, laissez-moi arranger ça, toute seule. Vous parliez tout à l'heure d'affaires compliquées, monsieur Duclos. Si vous saviez comme les femmes sont des affaires compliquées! C'est un peu ma spécialité. Prenez-moi comme contremaître, dans cette entreprise-là...

Il sourit, à demi-désarmé :

— Cependant, je voudrais bien savoir. Il s'agit de mon garçon...

— Il s'agit aussi de ma petite sœur. Soyez tranquille. Je vous le répète, c'est très ténu, très subtil, c'est des nerfs coupés en quatre. Vous rentrez à Paris?

— Après déjeuner.

— Eh bien, dit-elle, vous m'emmènerez. Mais c'est promis, n'est-ce pas? Vous ne rudoierez pas Lucette. Vous semblerez trouver sa présence ici toute naturelle. Vous ne l'interrogerez pas.

Il se débattait encore :

— Mais vous m'expliquerez...

— Plus tard, plus tard. Tenez, je vous donne rendez-vous ici, l'été prochain. A ce moment-là, je vous rendrai des comptes. Vous me direz si j'ai bien réussi. Alors, c'est promis, vous me confiez l'affaire?

Il hésita. Puis, rondement, dans un coup d'épaule :

— Allons, affaire conclue.

Elle sourit, soulagée :

— Croyez-moi, c'est la bonne affaire.

Seulement, maintenant, il fallait marcher.

# VIII

Dans son petit appartement du boulevard Raspail, la pièce où Zonzon donnait ses consultations était très gaie. Sièges, table-bureau, bahut à usage de vitrine et de bibliothèque, tout le meuble était de ce style flamand moderne aux lignes simples et pures et dont le chêne clair a les tons chauds et dorés des moissons mûres. Les frais bouquets de la toile de Jouy fleurissaient la tenture. Dans des cadres

sobres, de bonnes héliographies reproduisaient des chefs-d'œuvre préférés. Un peu partout, des pots de cuivre et de grès flambé. Et même le classique fauteuil articulé, toujours sinistre sous ses faux airs d'instrument de torture, était remplacé par un divan jonché de petits coussins à volants.

C'est là qu'au lendemain de son retour des Barres elle reçut son beau-frère. Entre ces murs où, depuis cinq ans, elle avait déjà sondé et soulagé tant d'intimes misères, elle se sentait plus confiante, plus désignée que partout ailleurs pour lui faire entendre en franchise les paroles de guérison.

A peine entré, il demanda âprement :

— Vous avez vu Lucette? Vous l'avez confessée?

— Oui.

De la main, elle lui désigna un fauteuil. Il s'y laissa tomber.

— Ah!... Eh bien, qu'est-ce qu'elle a?

Zonzon s'était assise derrière son bureau. Elle ébaucha :

— Peuh!... Du malaise.

Mais de sa main gantée, impatiente, il frappait la table :

— Voyons, voyons, ne me ménagez pas, je vous en prie. Je suis prêt à tout. Elle se détache de moi, n'est-ce pas? Elle ne m'aime plus?...

Zonzon leva les bras :

— Là! le voilà parti... Mais si, elle vous aime. Elle n'a jamais cessé de vous aimer. Elle va rentrer, d'ici quelques jours. Je vous le promets.

Un peu rassuré, il reprit ;

— Alors, d'où vient ce malaise? Pourquoi cette fuite sous un vain prétexte, ce besoin de solitude et de retraite? Encore une fois, qu'est-ce qu'elle a?

Zonzon ouvrait et refermait le couvercle de l'encrier de cristal :

— Il ne faut pas chercher ce qu'elle a, il faut chercher ce qu'elle n'a pas... Tenez, il arrive qu'en sortant de chez soi, dès la porte claquée, on éprouve l'impression d'avoir oublié quelque chose. Un objet indispensable, clef, argent, lettre. On ne sait pas encore quoi. On s'interroge, on se tâte. Lucette est à peu près dans cet état-là. Elle sent qu'il lui manque quelque chose. Elle ne sait pas ce qui lui manque. De là son inquiétude et son trouble.

Il s'écria :

— Que lui manque-t-il? Je lui ai tout offert. Tout ce que ma tendresse, mon culte m'ont inspiré d'attentions...

Elle l'interrompit :

— Je sais de quelle adoration vous entourez ma petite Lucette. Et je vous en ai bien de la gratitude, allez. Mais êtes-vous sûr de lui avoir donné tout ce que vous pouviez lui donner?...

— Je ne vous comprends pas.

Elle insista :

— D'avoir tout tenté pour la rendre heureuse? Cherchez bien. Vous m'avez dit que, tous ces jours-ci, vous aviez fait votre examen de conscience. Vous n'avez rien trouvé? Vous n'avez rien à vous reprocher?

— Non, dit-il. Ah! Parfois, j'en venais à souhaiter de me prendre en faute. Au moins, ç'aurait été une explication, une chance de réparer, une lueur d'espoir. Non. Rien. Mais vous, Suzanne, vous devez savoir... Ah! parlez, parlez. Je vous l'ai dit, je suis prêt à vous suivre aveuglément.

Elle pensa tout haut :

— Allons, c'est bien décidément de l'ignorance.

Et elle ajouta en souriant :

— Avez-vous lu *Daphnis et Chloé*?

— Non.

— Même pas! J'aurais dû m'en douter. Ah! c'est bien la peine de posséder à fond

son antiquité!... Eh bien, Daphnis et Chloé s'aiment. Mais ils ne savent pas s'aimer. Ils manquent d'expérience. Et ils ne sont pas heureux. Ils sont tourmentés, inquiets. Jusqu'au jour où une certaine Lycénion dissipe l'ignorance de Daphnis. Grâce à quoi les deux amants goûtent enfin le bonheur. Oh! je ne prétends pas vous renseigner à la manière de Lycénion, rassurez-vous. Sérieusement, Paul, c'est en médecin que je veux vous parler. En médecin ami, très ami, mais en médecin. Vous aussi, votre ignorance peut compromettre votre bonheur. Il faut qu'elle cesse.

Et comme il s'apprêtait à parler :

— Eh! parbleu, poursuivit-elle. Je sais bien ce que vous allez me répondre. Vous connaissez votre a b c. C'est entendu. La preuve, c'est que vous avez un enfant. Un enfant... Justement, rappelez-vous les trente heures de tortures qu'a passées Lucette à ce moment-là. Où elle demandait grâce, et qu'on l'achève,

et qu'on la tue... Où vous pleuriez, vous, d'avoir été comme l'artisan de son supplice et de ne pas pouvoir l'adoucir. Vous ne vous êtes jamais demandé ni sur-le-champ, ni plus tard, ni ces jours-ci quand vous êtes descendu en vous-même, vous ne vous êtes jamais demandé si une pareille souffrance ne devait pas être compensée par du plaisir? Vous trouvez naturel qu'une femme puisse endurer le martyre, risquer sa peau, mettre au monde une demi-douzaine d'enfants, sans éprouver de la satisfaction au moment où elle les conçoit? J'en connais, de ces malheureuses. Elles sont légion. Mais je dis qu'il ne devrait pas y en avoir. Non, non, c'est trop injuste, et d'une injustice qui devrait frapper un esprit réfléchi comme le vôtre.

Elle s'échauffait, frappait à son tour le bureau du plat de la main.

— Car enfin, vous autres hommes, non seulement vous êtes dispensés de ces abominables

tortures, mais encore, vous êtes certains, à coup sûr, avec qui que ce soit, pour ainsi dire mécaniquement, automatiquement, d'atteindre à ce plaisir qu'ignorent tant de femmes. N'est-ce pas une pitié qu'il y ait tout juste une élue sur quatre appelées?... Eh! oui, voilà le chiffre, autant qu'on puisse faire de la statistique en ces matières-là. Et le plus fort, — est-ce par un calcul de l'égoïsme mâle, ou par cette maudite horreur de tout ce qui touche au sexe, — le plus fort, c'est que, la plupart du temps, celles qui ne goûtent pas le plaisir n'en connaissent même pas l'existence! Elles ne savent pas qu'il y a une volupté précise, une extase culminante, quelques secondes de frénésie, de folie heureuse, auxquelles elles ont droit — comme vous. Elles ne savent pas ce qui leur manque...

— Cependant, put placer Paul, n'y a-t-il pas des femmes insensibles...

— C'est un bruit que les hommes font cou-

rir! s'écria Zonzon. La frigidité! Une femme frigide. C'est vite dit. C'est commode. Comme si la froideur ne pouvait pas toujours s'échauffer! On dit encore, inversement : il y a des femmes qui ont du tempérament, des femmes qui ont des sens. Et par là on laisse entendre que toutes les autres sont inertes. Mais toutes les femmes ont des sens; seulement il faut savoir s'en servir. Je sais bien, sur cette question-là comme sur toutes les questions, on se sépare en deux camps. Mais je me range parmi ceux qui proclament qu'il n'y a pas de frigidité absolue, de femmes à jamais insensibles. Il n'y a que des endormies qu'on peut toujours éveiller. Leur sensibilité est latente. Il s'agit de la développer pour en révéler les effets. Eh oui, l'histoire de la plaque photographique, toujours sensible, elle aussi, dont la faculté d'impression existe, et qui, pourtant, a besoin d'être développée pour révéler l'image qu'elle tient enclose. Il lui faut le bain

favorable, des soins, tout un traitement dans l'ombre, pour que les oppositions apparaissent, s'affirment en vigueur. La révélation... Le mot est juste, même au sens religieux. Ce je ne sais quoi de miraculeux, d'éblouissant, qui vous ouvre le ciel... Mais il faut révéler, il faut aider la nature. C'est très joli, d'être en adoration devant sa femme, comme vous l'êtes. Mais vous m'avez promis de tout entendre, n'est-ce pas? Eh bien, mon cher, on n'adore pas une femme avec les mains jointes...

Et pour justifier l'audace nécessaire de ses paroles :

— Voilà la lacune, voilà la faille où pouvait sombrer votre bonheur. Il faut la combler. Il faut seconder la nature. Elle-même le demande. Mieux, elle y invite. Elle a ses vigies, qui sont aux aguets du plaisir, qui se portent au-devant de lui, qui annoncent et préparent son approche. Elle veut que le vainqueur ne se précipite pas trop vite dans la place, qu'il

s'arrête à ces postes avancés, qu'il les flatte au passage. Afin qu'il ne puisse pas ignorer ses vedettes, elle les érige habilement aux seuils et aux faîtes, à fleur de lèvres, à fleur de gorge, et la plus secrète, mais aussi la plus sensible, n'est pas plus difficile à trouver qu'une violette sous la mousse... A toutes, il faut payer le tribut d'hommages qu'elles réclament... Il ne faut pas penser qu'à soi. Il faut penser à l'autre, sans cesse.

« Et plus tard, avant d'atteindre au sommet du plaisir, il faut se rappeler encore qu'on est deux à tenter l'ascension. Il faut se défier de sa fougue et de son impatience, et cela d'autant plus qu'on se sait plus rapide et plus pressé. Il faut s'assurer qu'on est suivi par l'autre, le stimuler, l'entraîner au rythme de sa propre marche, l'attendre au prix même d'une halte, afin d'arriver ensemble à la cime... Et tout cela, parbleu, c'est de l'altruisme! Mais oui. C'est peut-être l'exemple le plus

frappant de cet altruisme que prêchent les morales et les religions. De cet altruisme qui a l'air de nous coûter et qui, en fin de compte, nous rapporte. Ce qu'il y a d'admirable dans l'amour, c'est qu'en s'occupant de l'autre, on s'occupe encore de soi. Car c'est accroître sa joie que de la partager. Et l'éprouver à deux, c'est l'éprouver deux fois...

« Voilà l'avantage immédiat. Mais l'avantage continu, l'avantage vital, c'est que la femme dont toutes les aspirations sont satisfaites, la femme contentée, est du même coup fixée. Elle ne chasse plus sur l'ancre. Ayant ce qu'il lui faut, elle ne faute pas. Ses sens sont à l'abri d'une surprise, puisqu'ils sont avertis. C'est le pivot, c'est l'axe du mariage. Par là, l'homme tient dans ses mains le sort de la vie à deux. Pour lui, quelle sécurité, quelle sauvegarde! Voilà le vrai lien, la vraie soudure entre les deux êtres associés. Et l'opinion ne s'y trompe pas. Si elle s'apitoie si peu

sur le sort du mari trompé, c'est qu'elle le soupçonne confusément d'avoir méconnu, soit par égoïsme, soit par ignorance, cette grande vérité.

Et se portant d'elle-même au-devant des obstacles :

— Surtout, ne vous laissez pas arrêter par les objections que l'on ne manque pas d'opposer à une pareille doctrine. Dangereux, dit-on, de faire de sa femme sa maîtresse. Moins dangereux, en tout cas, que d'en faire la maîtresse d'un autre! Dangereux, dit-on, d'exciter les curiosités et les convoitises de sa femme. Mais ces convoitises et ces curiosités sont en elle. Et elle cherchera obscurément à les satisfaire au dehors si elles ne sont pas satisfaites au logis. On vous dira aussi qu'il existe de bons ménages où la femme n'éprouve pas de plaisir. Parbleu, il en existe aussi où la femme est cul-de-jatte! Mais l'homme qui tient ce discours oublie qu'il prive sa com-

pagne d'un bonheur qui lui est dû. Enfin, qu'on n'aille pas prétendre non plus qu'initier ainsi sa femme, c'est l'asservir. Non. C'est simplement lui faire la part égale.

« Ne vous laissez pas influencer par de telles préventions. Au contraire, regardez autour de vous. Est-ce que cette clef n'ouvre pas, ne livre pas toutes les existences féminines? Voyez ces inachevées comme cette petite Mme Chazelles que vous avez connue, dont la vie gâchée, délayée, s'en va à vau-l'eau, faute d'avoir fait prise sous l'étreinte. Et derrière cette pauvre silhouette falote, d'autres m'apparaissent, identiques, ses sœurs en infortune, ces nostalgiques provinciales dont le mari rentre fourbu de la chasse, du cercle ou du banquet, et qui s'étiolent, végètent, soupirent, rêvent à de romanesques aventures, tandis qu'il eût suffi qu'un peu de bonheur attentif se posât sur elles pour qu'elles s'épanouissent... Voyez les Madame Evenon, délaissées, elles aussi, par

un mari fantoche, mais qui s'acharnent à la poursuite du grand frisson, qui veulent à tout prix parvenir à la cime, et qui roulent, de culbute en culbute, se détraquent, se souillent et s'abîment.

« Et les autres, les révélées... Ah! on ne devrait pas pouvoir s'y tromper. On devrait les reconnaître rien qu'à leur allure équilibrée, stable et coulante de frégate en course, leur langueur fraîche et saine de fleur arrosée.

« Le peuple, dans sa clairvoyance instinctive, reconnaît la femme qui « a ce qui lui faut, qui a son contentement ». Les mots dégagent l'idée. Ah! j'en ai recueilli bien d'autres, au dispensaire, sur les lèvres de pauvres filles. Tenez, celui-là, d'un raccourci en éclair : « J'ai relui... ».

Les révélées... Comme elles sont en quiétude et bien d'aplomb... Il n'y a qu'à la nuit qu'elles s'agitent, un peu fébriles. La soirée leur paraît longue, le bridge interminable.

Ah ! parmi elles, il n'est pas d'oisives. La vie ne leur paraît jamais ni creuse ni vide. Leur journée a toujours un but : elles attendent le soir.

« Et le bienfait se répand sur toute leur existence. C'est lui qui fait ces maturités aimables dont nous avons, vous et moi, un exemple si proche qu'il n'est point utile de le citer. C'est lui qui fait ces jolies vieilles indulgentes, dont l'œil reste piquant, la lèvre bonne et le cœur tendre. Parce qu'elles ont attendu en frémissant les soirs de leur jeunesse, elles attendent en souriant le soir de leur vie.

« Les révélées !... L'empreinte qu'elles ont reçue est si profonde, si vive, qu'elles sont heureuses, même si leur compagnon n'est pas digne d'elles par ailleurs. Il suffit qu'un Turquois ait ainsi marqué sa femme au coin du plaisir, pour se l'attacher tout entière. Elle est l'esclave, mais l'esclave qui ne veut pas s'affranchir. De lui, elle accepte tout, elle par-

donne tout. Pour elle, c'est le demi-dieu. Le demi-dieu pétri de travers humains, mais qui donne la vie, qui anime la statue... Et, peut-être, ce pouvoir si facilement conquis n'est-il point si injuste qu'il le paraît. Car il ne va pas, chez l'homme, sans un certain sens de bonté, de prévenance et d'attention.

« Les révélées... Ont-elles, au contraire, un compagnon parfait? Oh! alors, ce sont les vraies bienheureuses. Elles ont l'existence divine, le bonheur en diamant que rien n'entame, que rien ne raye et qui ne tombe qu'à la mort. Le bonheur, l'existence qui vous attendent, vous deux, vous qui avez tout, la fortune, l'amour, vous à qui ne manque que ce joyau pour couronner, pour fermer le diadème....

Et, les avant-bras appliqués à la table, les mains jointes, en suppliante :

— Je vous en prie, Paul, croyez-moi. Méditez, creusez tout ce que je viens de vous

dire. Certes, ma tâche est ingrate. Connaissant votre idéal, votre culture, votre tournure d'esprit, je me doute bien que je vous rebrousse et que je vous révolte. Je me doute bien qu'il doit vous paraître misérable, presque vil, de vouloir donner au bonheur des racines de chair, faire dépendre son éclosion de soins et d'expédients dont vous ne voyez peut-être que la trivialité, de hausser la volupté jusqu'au rang des vertus et de fonder l'honnêteté sur le plaisir...

« Et pourtant, pourtant... Ah! vous qui aimez Lucette de tant de façons déjà, vous devriez chercher à l'aimer pour ainsi dire anatomiquement, à comprendre combien tout son organisme délicat est différent du vôtre... Vous devriez concevoir que, chez la femme, le sexe est comme un second cœur Oui, un second cœur où, comme dans l'autre, la vie afflue, se ramasse et bat son grand rythme. Un second cœur, peut-être plus

sensible que le premier, et dont les émotions, les maux, les joies, retentissent profondément sur les sentiments, le caractère, sur toute la femme. Un second cœur, dont il faut aussi écouter les appels et combler les vœux...

« Mais il n'y a pas besoin de raison de science pour saisir l'importance et la grandeur de cette révélation, de l'unisson dans le plaisir. Il suffit de se rappeler tout ce qu'il y a d'imparfait, d'incomplet, dans le plus rare amour; cette impossibilité, pour deux êtres qui s'adorent, de se comprendre, de se connaître à fond; ces cloisons qui se dressent, ces mensonges qui s'imposent, ces malentendus qui s'établissent entre eux, malgré leurs efforts désespérés de se pénétrer, de plonger l'un dans l'autre. C'est par là qu'ils sentent toute leur misère. Et c'est par l'extase qu'ils s'en affranchissent. Leur rêve de communion absolue, sans entrave et sans masque, ne se réalise que dans la sensation

éperdue d'être enfin parcourus et liés par le même frisson, fondus au même creuset, de n'avoir plus qu'une vie, n'étant plus qu'une joie...

Paul errait seul, dans la nuit et le vent, sous la pluie tenace et violente, autour de la gare de Lyon.

Il guettait Lucette. Cependant, Zonzon l'avait bien détourné d'aller la chercher à la gare. Il ne fallait pas, disait-elle, donner à ce retour une importance de solennité, souligner ainsi la durée de l'absence. Au contraire, Lucette devait rentrer simplement, comme d'une fugue aux Barres entre deux trains, d'une course. Elle-même, au téléphone, avait prié qu'on ne l'attendît point.

Mais il avait passé outre, ou, du moins, tourné le conseil, dans son impatience de la

revoir un quart d'heure plus tôt qu'à la maison, de s'assurer ainsi qu'elle rentrait vraiment. Si, au dernier moment, elle se dérobait, si elle reculait devant la crainte d'une explication? Ou même, si une cause fortuite l'avait empêchée de partir?

Seulement, il se contenterait de la contempler dans l'ombre, sans se montrer. Et il rentrerait derrière elle, lui laissant ainsi le temps de reprendre contact avec les choses, de se réaccoutumer au logis. Il lui avait envoyé l'auto, sans y monter lui-même.

Arrivé trois grands quarts d'heure trop tôt, il avait d'abord attendu à la terrasse d'un café dont les bâches, gonflées d'eau à crever, lâchaient des cataractes sous les coups de vent. De là, il épiait l'énorme horloge lumineuse incrustée dans le beffroi de la gare. Et son impatience était si vive, qu'il se félicitait de voir la gigantesque aiguille avancer par saccades. Il lui semblait, à chaque secousse,

gagner instantanément une minute. Mais comme elle restait longtemps immobile !..

Enfin, l'heure approcha. Agité, incapable de demeurer plus à la même place, il se leva, commença de guetter la sortie. Et, obligé de se cacher de son chauffeur qui devait ignorer sa présence et qui attendait sur le terre-plein, il se glissait, avec toutes sortes de ruses et de précautions, derrière les balustrades et les files de voitures, sans jamais perdre de vue l'arrivée.

Il envia ceux qui pouvaient se montrer, ceux qui, en ce moment, déambulaient tranquillement sur les quais ou se groupaient autour de la sortie. Mais, en même temps, il goûtait une sorte de volupté à se sentir isolé, perdu, dans le déluge et la rafale, à marcher dans les minces lames d'eau qui vernissaient les trottoirs, sous les regards des agents encapuchonnés qu'inquiétait son allure louche de chasseur en embuscade.

L'idée qu'elle allait venir le soutenait, l'exaltait. Et soudain, il était poignardé de la crainte de ne pas la voir. Il ne pouvait plus contenir son impatience. Elle le dépassait. Elle l'étouffait. Un de ces moments à commettre un vol, un meurtre, n'importe quoi, pour tromper l'attente.

L'heure arriva. Mais le train avait sans doute du retard, car la sortie restait vide. La possibilité d'un accident le traversa. Il vit Lucette morte, dans la nuit, en rase campagne. Sûrement, il se tuerait. Mais un mouvement se dessina. Les petits groupes massés à l'arrivée s'en rapprochèrent. Les files de voitures se resserrèrent. Les gabelous se postaient à la porte. Des chauffeurs mirent leur moteur en marche. Les premiers voyageurs apparurent, pressés, isolés, sous la lumière violente des globes électriques. Puis, le flot grossit.

Caché entre deux voitures, le cœur dans la gorge, le cou et le regard tendus, Paul se

haussait sur ses pointes. Mais sa vue se troublait. Dix fois, il crut reconnaître Lucette. Il se trompait. Elle ne viendrait pas. Et tout à coup, sans savoir comment elle était parvenue là, il la vit au ras du trottoir, dans son long manteau de voyage. Elle s'immobilisait, cherchant sans doute des yeux son auto.

Et lui ne voyait qu'elle, droite et svelte, le visage dans l'ombre du chapeau, sous la clarté crue. Toutes ses pensées, toute sa vie s'en allaient dans ce regard qu'il projetait sur elle, dont il l'enveloppait et la pénétrait. Il eut l'impression étrange de découvrir une Lucette nouvelle, la Lucette plus fragile, plus délicate, que les paroles de sa sœur lui avaient dévoilée. Oui, il avait compris, il avait foi. Il saurait achever de la conquérir.

Mais le chauffeur l'avait aperçue. L'auto vint ranger le trottoir et la masquer. Alors, il courut jusqu'à la voiture qu'il avait retenue et qui l'attendait dans la rue voisine. Il bon-

dissait, sans souci des flaques, de la rafale et de la boue. Maintenant qu'il ne voyait plus Lucette, l'émotion, tenue un instant en suspens, rompait ses digues. Elle le bouleversait. Jamais il n'en avait connu d'aussi violente. Il en admirait la franchise et la force. Il n'y avait en lui que son amour.

Transporté d'espoir, de hâte, fou, la tête perdue, il sanglotait par la rue déserte en poursuivant sa course. Et dans son trouble, son attendrissement insensés, il jetait — lui qui avait à peine connu sa mère — ce cri de tous ceux qui ont faim, qui ont mal, qui ont peur, de tous ceux dont la vie est en jeu, ce cri qui monte du berceau et du champ de bataille : « Maman, maman!... »

# IX

A l'arrière de la yole, les bras écartés suivant la courbe du dossier, les jambes croisées, la pointe du petit soulier blanc frétillant au bord de la robe de piqué, Lucette était étendue

Paul, assis sur le banc mobile, suivait la rive à coups de rames allongés et lents, dans l'ombre des saules. Ils étaient seuls sur l'Yonne, en vue des Barres, par une de ces matinées de juin où, dans l'air bleu, s'at-

tarde une brume blonde, comme s'il restait au ciel un peu de clair de lune.

Lucette caressait du regard les mouvements coulés du rameur, le jeu souple des muscles nerveux, le cou plein et rond de l'homme dans sa force, que dégageait la chemise molle, nouée d'une simple cordelière.

Elle le contemplait, dans la pleine lumière, accrue du reflet de l'eau. Ses yeux s'attardaient à des coins aimés de son visage. Un petit espace de peau toute blanche où la barbe ne pousse pas, à la commissure des lèvres, sous la moustache. Un autre à l'angle des paupières, si doux, si pur, si tendre, que les premières rides s'y exercent à tracer leurs sillons. Mais, Dieu merci, elles n'apparaissaient pas encore.

Parfois, au passage de la yole, un oiseau s'envolait des saulaies de la rive. Un petit héron, un *butor*, s'enfuyait, les pattes allongées, l'allure et le cri maladroits. Ou bien un

martin-pêcheur, dont luisait un instant la gorge bleue, d'un éclat de saphir. Ou encore, d'une détente brusque de ressort, un poisson en chasse, perchette ou brochet, sautait hors de l'eau. Alors, des ondes s'élargissaient en cercle, fripaient de petites rides la belle robe de soie de la rivière, vert et or. Mais, bien vite, le courant la repassait. Et le calme absolu retombait.

Sans cette trop grande clarté, cette trouée lumineuse ouverte par le fleuve, Lucette se fût coulée aux pieds de son mari, pour lui prendre et lui baiser les mains, le sentir plus proche, contre elle, au-dessus d'elle, pour laisser monter vers lui sa gratitude et l'en pénétrer.

Oui, de la gratitude. Car, parfois, on eût dit qu'il était conscient, qu'il avait tout deviné, qu'il lui avait pardonné non seulement ses caprices et sa fugue, mais qu'il l'avait absoute tout entière, tant il avait mis de bonté atten-

tive, d'indulgence câline dans son accueil au retour des Barres. A croire qu'il voulait lui faire oublier son égarement dans un redoublement de tendresse.

De son côté, quel besoin d'expier et d'effacer, quelle soif de rémission et de rachat la poursuivaient jusque dans les bras grands ouverts, puis refermés sur elle...

Et n'était-ce pas le signe de la rédemption, la marque d'un amour purifié par une flamme nouvelle, ce bonheur inouï qui l'avait foudroyée, un soir?

Elle se souvenait... Ce sursaut de surprise, ce frisson d'éveil, quand des éclairs de plaisir l'avaient traversée, d'abord. Puis l'espoir, l'attente, la joie qui s'affirme, qui jaillit, décisive, se noue, gagne, se répand, roule par tout l'être ses torrents délicieux... Et ces cris qu'elle n'avait pas su retenir, l'attente plaintive, l'ardeur haletante, la stupeur éblouie, l'extase triomphante, toutes les cordes de la

passion effleurées dans l'instant éternel, le râle qui s'achève en hosanna...

Et, depuis, elle vivait dans la certitude heureuse du miracle.

Ils accostaient un petit port creusé dans la berge, devant le mur qui bornait le parc. Paul la soutint sous le bras, pendant qu'elle se tenait debout dans la yole oscillante et mobile. Et elle s'attardait, heureuse de se sentir prisonnière de cette main, dont la caresse ferme et chaude se répandait en elle.

En passant par la petite porte où les hauteurs de crue étaient gravées dans la pierre, elle dit :

— Tu te rappelles?

Là, ils avaient déchiffré ensemble les dates d'inondation, en tête-à-tête pour la première fois, l'année où ils s'étaient connus.

Un peu plus loin, sous le couvert du parc, au détour d'une allée, elle dit encore :

— Et c'est là que tu m'as photographiée en me disant : « Il faut venir à moi. »

Il répéta doucement :

— Il faut toujours venir à moi.

Et il la pressa contre lui, comme s'il avait, lui aussi, le sentiment profond de la posséder mieux, la fierté de la savoir complètement, absolument sienne.

Elle se plaisait à évoquer tous leurs communs souvenirs. Elle leur trouvait un charme, une douceur indicibles. Et elle souriait même de ses petites mélancolies de jeune mariée, avec un peu de mépris, l'indulgent dédain d'une femme experte pour un coquebin. Ah! maintenant, les sirènes d'auto pouvaient bien hurler sur la route, les chiens pouvaient bien aboyer sous la fenêtre. Ce que ça lui était égal!

Pourtant, à descendre ainsi le passé, elle rencontrait la faille, le trou noir... Mais elle n'en éprouvait pas la gêne et la honte qu'elle

avait appréhendées à son retour à Paris. C'est qu'elle ignorait alors combien vite le néfaste s'oublie dans la joie, cette faculté du regard ébloui de ne plus rien discerner de l'ombre, ce pouvoir du jour d'abolir les cauchemars de la nuit.

Chazelles? Un nom. On le disait à Draguignan. Elle ne le reverrait pas. Et l'eût-elle rencontré qu'elle l'eût traité sans effort en indifférent. L'aventure lui semblait arrivée à une autre, ou lue dans un roman. Elle s'était lavée de la souillure en surface, dans cette grande onde de bonheur qui ruisselait sur elle.

Elle regardait l'avenir en pleine face, avec une confiance absolue. A l'automne, ils devaient partir pour la Troade. Paul voulait revoir avec elle le théâtre de ses travaux. Et elle s'en faisait fête. Sûrement, elle ne serait plus dépaysée, perdue, comme dans cette croisière de Norwège et d'Écosse, peu

après son mariage. Non. Cette fois, elle serait partout chez elle. Chaque asile serait un nid, chaque site un souvenir. Au lieu d'être repoussée par la terre hostile, elle la marquerait à son empreinte...

Ils débouchaient sur le parterre, dans la pleine splendeur des roses. Ils en suivaient la lisière ombragée. Pour gravir la pente douce, Lucette s'appuya au bras de son mari. Elle était sans cesse pénétrée de la plénitude de bien-être qu'on éprouve au sortir du bain. C'était comme un reflet persistant sur toute sa vie de cette quiétude absolue, de cette satisfaction extrême, complète, que lui donnait maintenant l'amour.

L'odeur des roses la ravissait comme une musique. Il lui semblait entendre pour la première fois cette année-là le chant des oiseaux. La chaleur montante passait sur ses bras, sur ses joues, sur sa gorge, comme une caresse. Elle montra à son mari, avec un petit sourire indulgent, entendu, deux papillons

voltigeant qui se poursuivaient. Toute cette coquetterie des couleurs et des parfums, ces ruses charmantes des fleurs pour attirer l'insecte qui colportera leur semence et servira ainsi leurs amours, tout lui paraissait juste et bon. Elle se sentait épanouie comme la fleur, ailée comme l'insecte. Elle s'ouvrait à toute la nature, et s'y mêlait. Elle avait envie de s'écrier : « Enfin, je vis! »

Et elle allait doucement, appuyée au bras de son mari, au long des roses.

Zonzon, accoudée à la balustrade de la terrasse, à côté de M. Duclos, les regardait monter. D'un coup de son menton volontaire, comme taillé dans du granit, l'entrepreneur les désigna. Et ravi :

— Les voyez-vous, les voyez-vous, ces amoureux... Et quand on pense qu'il y a trois mois, ça craquelait, ça se fissurait...

Puis, dévisageant Zonzon de ses petits yeux aigus sous les sourcils hérissés :

— Enfin, là, qu'est-ce que vous leur avez fait?

Elle éclata de rire :

— Je les ai soignés, tiens!

Il insista :

— Oui, mais enfin, comment? Pourquoi! Qu'est-ce qu'ils avaient au juste, hein?

Elle biaisa :

— Je vous l'ai dit : histoire de nerfs.

— Ah! mam'zelle Zonzon, vous ne tenez pas votre parole. Vous m'aviez pourtant bien promis de m'expliquer...

Mais elle se défendit :

— C'était pour vous calmer. Vous vouliez tout casser. Je vous avais surtout promis de la raccommoder, la fissure. Et là, j'ai tenu parole. C'était l'important. N'en cherchez donc pas plus. Et surtout, ne vous avisez pas de les sonder vous-même, sacristi! Ça casserait tout. C'est de l'ouvrage bien fait, allez. Et solide Vous êtes content de votre contremaître?

Il dit en riant :

— Oui, oui. Mais c'est égal, j'aurais bien voulu savoir...

Elle se haussa vers lui et, de bouche à oreille, la main en écran, lui souffla :

— Secret professionnel...

— Alors, décidément, on ne peut pas le connaître. C'est fichant.

Elle eut une petite moue malicieuse vers la moustache blanche :

— Croyez-moi : ça ne vous intéresserait plus.

Bien sûr, elle n'allait pas crier son secret sur les toits. Mais, tout de même, elle était bien contente et bien fière de son œuvre, la bonne Zonzon. Ah! certes, des esprits tournés vers un idéal austère et façonnés par des siècles religieux se froisseraient qu'une créature aussi fine, aussi délicate que Lucette fût ainsi asservie à son sexe et ramenée au bien par des voies si matérielles. Et cepen-

dant... Est-ce que le continuel effort des hommes n'avait pas toujours tendu à utiliser toutes les puissances de la nature, à s'en faire autant d'armes pour améliorer leur sort? Le plus impérieux de tous les instincts ne devait-il pas servir, lui aussi, à la conquête du bonheur?

Oui, elle était fière de son œuvre. Et elle la contemplait encore, un peu à l'écart du petit groupe réuni autour du thé de cinq heures, — les Turquois, les deux Duclos, Lucette. Ah! ce brave Turquois pourrait bien exercer son flair de requin et rôder dans le sillage : rien ne tomberait du bastingage.

Et elle admirait Lucette dans sa grâce nouvelle, sa fraîcheur, son enjouement. Toujours ainsi la journée lui serait légère. Car elle en connaissait la fin délicieuse. Il suffisait, pour s'en convaincre, de regarder ce joli profil animé qui, par instants, dans une rêverie

charmante, se tournait vers le large horizon, vers le ciel perlé où déclinait le jour. Elle aussi attendait le soir...

Paris-Serbonnes, 1908-1909.

FIN

PARIS. — L. MARETHEUX, IMPRIMEUR, 1, RUE CASSETTE.

PQ
2605
06R4

Corday, Michel
Les révélées

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 23 05 02 004 7